

Fuite sur le Nil

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Fuite sur le Nil



Résumé :

Pour échapper à une maîtresse trop envahissante, le marquis d'Harlington accepte une mission diplomatique en Egypte. Toutefois, il lui faut trouver sur-le-champ un interprète sachant parler l'arabe. Justement, la jeune Delicia maîtrise parfaitement cette langue et elle veut fuir l'Angleterre. Tout s'arrange sauf que... le comte ne peut embarquer sur son yacht une jeune fille de dix-huit ans sans s'exposer aux commérages !

- J'ai une idée, Delicia. Vous faites très jeune, vous passerez donc aisément pour ma nièce. Nous allons vous acheter une garde-robe appropriée, et nous dirons que vous n'avez que quatorze ans. Le tour est joué. Enfin presque... Car les robes blanches et les rubans de Delicia ne parviennent pas à cacher la femme infiniment troublante qu'elle est en réalité. Et tandis que le navire cingle vers l'Afrique, le comte se dit que son voyage risque d'être plus mouvementé que prévu...

Le marquis d'Harlington étouffa un bâillement.

— Maintenant, ma chère Silvia, il faut que je parte...

La femme qui était allongée à ses côtés se lova encore un peu plus contre lui.

— Oh, non! Pas tout de suite, Rex... Restez encore un peu, mon chéri! Ne trouvez-vous pas que nous sommes bien ensemble ?

Le marquis esquissa un sourire.

— J'avoue que nous ne pourrions pas être mieux, ma chère Silvia.

— Vous voyez bien !

— Mais j'ai un rendez-vous important demain matin de bonne heure, prétendit-il.

— Bah!

— Et j'ai quand même besoin de dormir un peu... ajouta-t-il sans tenir compte de l'interruption.

La femme de lord Alsted noua les bras autour du cou de son amant.

— Il faut que je vous dise quelque chose de très important, Rex...

— Oui? fit le marquis avec une certaine impatience.

Quand il avait décidé de partir, il détestait être retenu. Or les femmes s'arrangeaient toujours pour trouver des prétextes fallacieux afin de le garder un peu plus longtemps près d'elles...

Lady Alsted baissa la voix.

— L'état de ce pauvre George se détériore chaque jour un peu plus...

— J'en suis navré, murmura le marquis.

Pourquoi fallait-il que sa maîtresse lui parle du mari qu'elle trompait allègrement dans un moment pareil ?

« Elle n'a donc aucun tact ? »

— Mon cher Rex, les médecins m'ont prévenue: ce pauvre George ne vivra plus très longtemps. C'est maintenant une question de jours.

— Je suis navré, répéta le marquis, de plus en plus mal à l'aise.

La jolie Silvia laissa échapper un rire de gorge.

— Pas moi ! Songez un peu : une fois veuve, je serai libre de me remarier ! Ah, je rêve du moment où nous pourrions enfin être ensemble — et pour toujours ! Ce serait merveilleux, n'est-ce pas, mon chéri ?

Le marquis, qui s'attendait bien peu à cela, réussit à ne pas montrer sa stupeur.

— Merci pour ces instants exquis... murmura-t-il.

Là-dessus, il se leva d'un bond et s'habilla avec la vivacité d'un homme habitué à se passer de valet.

Une fois prêt, il revint vers le lit où Silvia Alsted, une beauté brune et peu farouche, l'accueillait depuis plusieurs semaines.

Elle lui tendit les bras mais il se contenta de lui prendre les mains.

— Merci encore une fois...

Là-dessus, après avoir déposé un léger baiser au creux de la paume de sa maîtresse, il tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Rex!

Avant de sortir, il se retourna.

— Je vous l'ai dit, Silvia: j'ai un rendez-vous important demain matin de bonne heure et il faut que je parte. Dormez bien... et rêvez de moi !

— Vous n'avez pas besoin de me le demander! Je ne rêve que de vous...

Le marquis descendit l'escalier, traversa le hall désert et sortit. Son hôtel particulier se trouvait à seulement quelques centaines de mètres de celui des Alsted et il rentra chez lui à pied.

« Voilà où elle voulait en venir ! » se dit-il en allant d'un bon pas. « Mais qu'ont-elles donc toutes à vouloir m'épouser ? »

Il avait déjà réussi à échapper de justesse à plusieurs pièges tendus par de jolies femmes.

« Un jour, je ne me méfierai pas assez... et je me retrouverai la corde au cou sans même avoir eu le temps de dire ouf ! »

Grand, mince, séduisant... et très riche, le marquis d'Harlington avait énormément de succès. Les femmes, qui le trouvaient irrésistible, se jetaient à sa tête sans la moindre pudeur.

Malheureusement, le marquis se lassait très vite de la compagnie de ces jolies poupées.

« Elles n'ont pas grand-chose dans la tête! A l'exception de leur petite personne, rien ne les intéresse... à part les ragots, peut-être! »

Quand il avait fait la connaissance de lady Alsted, il avait tout de suite été séduit. Il avait cru qu'avec cette superbe brune aux yeux de braise ce serait différent...

Très vite, hélas, il s'était rendu compte que la belle Silvia ne s'intéressait guère qu'à ses toilettes. Lasse de son vieux mari

asthmatique et cardiaque, elle ne cherchait qu'à s'amuser...

« Jamais cependant je n'aurais imaginé qu'elle attendait la mort de ce pauvre homme pour se remarier... et avec moi ! Ah, par exemple ! »

Le marquis avait souvent eu des aventures avec de jolies femmes que leur mari négligeait. Cette fois, il n'avait pas songé à prendre en compte le fait que lord Alsted était très âgé et gravement malade.

« Silvia se voit déjà veuve ! Quelle honte ! » Jusqu'à présent fort satisfait de sa situation de célibataire, Rex avait toujours soigneusement évité les jeunes filles à marier. Il avait vu tant de ses amis se laisser séduire par une jolie débutante ! Une fois le mariage célébré, la plupart regrettaient ensuite amèrement de ne pas avoir réfléchi davantage avant de prendre une décision qui les engageait pour la vie entière.

A la cour, à son club ou dans une élégante réception, combien de fois n'était-il pas arrivé que d'importants messieurs lui disent :

— Je connais la jeune fille idéale pour vous, Harlington ! Il faut absolument que vous fassiez sa connaissance...

La jeune fille en question se révélait en général être une oie blanche tout juste sortie de pension... Jolie, bien élevée, titrée, pouvant prétendre à une grosse dot, certes ! Mais dépourvue de véritable culture, d'humour et de personnalité.

Parfois, certains de ses amis n'hésitaient pas à se présenter à l'hôtel particulier du marquis ou même au château d'Harlington.

— Je passais par là avec ma fille...

Cela pouvait être la nièce, ou même la petite-fille...

Comprenant immédiatement le but de la démarche, le marquis restait sur ses gardes. Il savait que ses visiteurs étaient des gens bien élevés et n'insisteraient pas de manière déplacée.

« Entre hommes, on parvient toujours à se comprendre ! Ce que je redoute par-dessus tout, ce sont les mères des jeunes filles à marier ! Elles sont terribles ! »

Dans les salons, elles fondaient sur lui comme des tigresses sur leur proie. Alors il ne lui restait plus, un sourire de commande aux lèvres, qu'à les écouter chanter les louanges de la ravissante Sally, de l'adorable Susan ou de la charmante Jane.

Le marquis mettait un point d'honneur à ne jamais se trouver seul en compagnie d'une jeune fille. Il savait qu'on l'accuserait immédiatement d'avoir compromis la réputation de la demoiselle en question... et qu'il ne lui resterait plus qu'à la demander en mariage pour réparer.

« Je suis arrivé à vingt-huit ans en évitant tous les pièges... Et voilà que Silvia Alsted a réussi à m'en tendre un auquel j'étais bien loin de m'attendre ! »

Tout en réfléchissant, le marquis marchait d'un bon pas. Lorsqu'il

arriva devant son hôtel particulier de Park Lane, le valet qui était de faction la nuit lui ouvrit la porte et le salua respectueusement.

Rex gravit l'escalier d'honneur en marbre et se rendit dans sa chambre. Comme chaque fois qu'il avait l'intention de rentrer tard, il avait demandé à son valet de ne pas veiller pour l'attendre. Tout en se préparant pour la nuit, il se dit que s'il voulait éviter une scène et des larmes il avait intérêt à quitter Londres le plus rapidement possible.

« Les femmes sont tellement ennuyeuses quand on leur signifie la rupture ! Elles savent pourtant que ce genre d'aventure ne peut pas durer éternellement... Mais Silvia risque de s'accrocher, car au contraire des autres, elle espère recouvrer bientôt sa liberté. »

Il fit la grimace.

« Son mari n'est pas encore mort et elle pense déjà à ce qu'elle fera une fois veuve ! »

En se mettant au lit, le marquis se demanda où il pouvait bien aller pour mettre le plus d'espace possible entre lady Alsted et lui.

« Si c'était la saison de la chasse, je pourrais me i rendre en Ecosse... Mais nous sommes déjà à la fin du mois de mai ! Il ne me reste donc qu'à partir pour l'étranger. »

Paris était bien agréable à cette époque... Le marquis se souvint avec plaisir des bons moments qu'il avait passés en compagnie des fameuses cocottes parisiennes.

« Mais j'ai autre chose à faire qu'à m'amuser ! se dit-il. Tout cela est fort agaçant ! A cause des vus que Silvia Alsted a sur moi, je vais être obligé de quitter mon hôtel particulier de Park Lane. Je ne peux même pas aller me réfugier au château d'Harlington car elle serait capable de m'y suivre ! Que cela me plaise ou non, je suis obligé d'aller faire un petit séjour à l'étranger en attendant que la belle Silvia trouve un nouvel amant. »

Rex, qui était un peu las après ces heures passées en compagnie d'une maîtresse insatiable, ne tarda pas à s'endormir.

Comme tous les matins, son valet le réveilla le lendemain à huit heures en lui apportant le courrier. La lettre qui se trouvait au-dessus de la pile venait du 10, Downing Street — la résidence du Premier ministre.

Le marquis fronça les sourcils.

« Pourquoi M. Disraeli m'écrit-il ? se demanda-t-il. Je prévois des complications... »

Il s'empressa de décacheter l'enveloppe en vélin mais cela ne lui en apprit pas davantage : le Premier ministre lui disait simplement qu'il souhaitait le voir dès que possible.

« Il va me demander de résoudre un problème quelconque, c'est probable. Mais quel que soit ce problème, j'ai bien l'intention de me montrer ferme : il n'est pas question que je reste en ce moment à

Londres ! »

Le courrier avait déjà été trié par son secrétaire, qui n'ouvrait ni les enveloppes contenant des cartons d'invitations, ni les missives personnelles — pour la plupart des lettres d'amour sur papier parfumé.

Le marquis consulta son agenda et vit qu'il devait retrouver quelques amis à son club pour déjeuner.

« J'irai donc voir M. Disraeli en fin de matinée », décida-t-il.

— Monsieur le marquis d'Harlington! annonça un huissier qui avait certainement reçu des instructions pour faire entrer le visiteur dès qu'il se présenterait au 10, Downing Street.

M. Disraeli se leva en voyant entrer son visiteur.

— Merci d'être venu aussi vite, Rex, dit-il en lui tendant la main.

— Je me suis dit que cela devait être urgent pour que vous preniez la peine de m'écrire vous-même.

En voyant le Premier ministre remplir deux coupes de champagne, le marquis haussa les sourcils.

— Il est un peu tôt pour boire du champagne, non? Mais comme je vois qu'il s'agit d'un excellent millésime, je ne vais certainement pas en refuser une coupe !

Après s'être assis en face de son visiteur dans un confortable fauteuil, M. Disraeli déclara :

— J'ai à vous charger d'une mission importante.

Rex, qui s'attendait à cela, demanda sans aucun enthousiasme :

— De quoi s'agit-il ?

Le Premier ministre éclata de rire.

— Vous ne savez pas encore ce que je vais vous demander, et vous prenez déjà un air méfiant!

— C'est que j'ai moi-même quelques projets et que je n'aimerais pas les voir contrecarrés...

M. Disraeli se remit à rire.

— Ne faites pas trop vite la fine bouche, Rex!

— De quoi s'agit-il exactement ?

— Il me semble qu'il y a un certain temps que vous ne vous êtes pas rendu en Egypte...

Cette fois, le marquis parut très intéressé.

— Quoi ? Vous voulez m'envoyer en Egypte ?

— Oui. Le canal va être bientôt terminé et j'aimerais que vous alliez là-bas pour découvrir quelle est exactement la situation.

— Mais je croyais que les Anglais voulaient ne rien avoir à faire avec ce canal !

— Au début, Palmerston y était tout à fait opposé. Il prétendait que cela ne nous apporterait que des inconvénients — surtout au point de vue commercial.

Le marquis hocha la tête.

— Je me souviens très bien que c'est en dépit de notre opposition que le vicomte de Lesseps s'est entêté dans son projet !

Ferdinand de Lesseps, dont le père avait été diplomate en Égypte, avait lui-même débuté dans la carrière diplomatique au Caire, puis à Alexandrie. Il s'était vivement intéressé au projet qui consistait à percer un canal destiné à relier la mer Méditerranée et la mer Rouge.

— Il a été soutenu par le vice-roi d'Égypte, Sa'id Pacha, qu'il connaissait très bien, déclara le Premier ministre. D'ailleurs, il paraît que Sa'id Pacha a signé la concession pour la construction, le monopole et la jouissance du canal sans même lire le document !

Le marquis sourit.

— J'ai entendu dire cela, moi aussi. Et je sais également qu'en donnant l'autorisation d'entreprendre ces grands travaux sur son territoire Sa'id Pacha n'a pas obtenu beaucoup d'avantages pour son pays !

— Et maintenant, Sa'id Pacha est mort...

— Si je ne me trompe, c'est son neveu Isma'il Pacha qui a pris sa succession.

— Exactement! J'ai déjà eu l'occasion de le rencontrer. Il est petit et laid, mais il possède un charme étonnant. De plus, il est extrêmement intelligent !

Le marquis adressa un coup d'œil interrogateur au Premier ministre.

— J'avoue que je ne vois pas où vous voulez en venir. Le canal est presque fini et, que cela leur plaise ou non, les Britanniques sont bien obligés d'admettre maintenant son existence !

— Il y a du nouveau... Lesseps n'a presque plus d'argent pour achever les travaux.

— Ah!

— Savez-vous que l'année dernière, le sultan d'Istanbul a donné à Isma'il Pacha le titre de khédivé d'Égypte ?

— J'ai lu cela, murmura le marquis.

— Le khédivé, qui se trouve en ce moment en Europe, va d'une capitale à l'autre pour inviter les chefs d'Etat à la cérémonie d'inauguration du canal qui doit se tenir l'année prochaine.

— Les choses semblent bien avancées ! Ainsi, le canal sera bientôt inauguré... et il ne nous aura pas coûté un *penny* !

M. Disraeli réfléchissait.

— Au début, j'étais tout à fait contre l'idée du vicomte de Lesseps. Mais maintenant, je pense que ce canal représente un grand avantage pour nous.

Le marquis le regarda avec stupeur.

— Je n'oserais jamais citer un certain dicton...

Le Premier ministre éclata de rire.

— *Seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis!* Est-ce cela que vous avez envie de me dire, Rex? demanda-t-il avec amusement.

— Hum!

— Tout comme Palmerston, je reconnais que j'étais opposé à ces grands travaux, reprit M. Disraeli. Aujourd'hui, j'ai l'honnêteté de reconnaître qu'ils auront pour nous une immense utilité.

— Vous m'étonnez...

— Je m'en veux de ne pas avoir saisi plus tôt toutes les possibilités que nous offrait le percement de ce canal, à nous qui avons les Indes sous notre domination ! Et ce que je souhaiterais maintenant, c'est pouvoir acheter, au nom de l'Empire britannique, une partie des actions de la *Compagnie universelle du canal maritime de Suez*.

Rex ne cacha pas sa stupeur.

— J'avoue que jamais je n'aurais pensé vous entendre un jour parler ainsi !

— J'ai commis une erreur, je le reconnais volontiers. Ce canal représente la porte des Indes. Et si nous ne pouvons pas en avoir le contrôle total, arrangeons-nous au moins pour qu'il ne soit pas entièrement aux mains des Français.

— Arrangeons-nous... très bien! Mais comment?

— J'ai appris que de nouvelles actions allaient être mises en vente. Je souhaiterais que vous arriviez à découvrir à quel prix, et aussi s'il nous est possible de les obtenir. Il va sans dire, bien entendu, que cette mission est à mener dans la plus grande discrétion.

— Je m'en doute! s'exclama le marquis. Eh bien, cela ne sera pas aisé !

— Aimez-vous les choses trop faciles, Rex ?

— Non, je l'avoue...

Le marquis avait déjà pris sa décision.

— C'est entendu. J'irai en Égypte et j'essaierai de savoir ce qu'il en est. Je doute cependant que les Français acceptent de céder des actions à ceux qui ont tenté par tous les moyens de les empêcher de mener à bien le percement du canal !

— Ils ne le feront qu'à contrecœur. Mais j'ai l'impression qu'ils estiment que ces grands travaux leur coûtent très cher — probablement beaucoup plus que prévu. Et comme je vous l'ai dit, l'argent commence à manquer... C'est le moment d'entrer en scène !

Le marquis réfléchissait.

— Il faudra que j'emmène un interprète avec moi car je ne parle pas un mot d'arabe... Et j'imagine que si les Français ont vraiment des difficultés financières ils ne vont pas le crier sur les toits.

M. Disraeli parut soucieux.

— Les interprètes en arabe sont rares ! De plus, s'il voyage avec vous, il faudra qu'il soit extrêmement discret...

— Je vous laisse trouver l'homme idéal !

— Quand pensez-vous partir ?

La réponse fut immédiate :

— Dans trois jours.

— Dans trois jours ? s'exclama le Premier ministre. C'est parfait... Je vous suis très reconnaissant de bien vouloir vous charger de cette mission, Rex. Vous avez toujours réussi dans vos entreprises, et je suis sûr que celle-ci sera également couronnée de succès.

— Ne soyez pas trop optimiste !

— Vous rencontrerez de nombreuses difficultés, je ne me fais aucune illusion.

— Moi non plus ! Car s'il y a réellement vente d'actions, le vicomte de Lesseps donnera certainement la priorité à ses compatriotes.

En quittant le cabinet du Premier ministre, le marquis se dit qu'il avait trouvé quelque chose d'infiniment plus intéressant à faire que d'errer de Paris à Prague, en passant par Vienne, Rome ou Berlin, pour chercher une jolie femme susceptible de prendre la place de lady Alsted...

Une fois de retour à son hôtel particulier de Park Lane, il dit à son majordome qu'il avait l'intention de se rendre au château d'Harlington.

— Bien, milord. A quelle heure voulez-vous la voiture ?

— Tout de suite.

Le majordome était beaucoup trop stylé pour manifester sa surprise.

— Très bien, milord, dit-il simplement.

— Envoyez d'urgence un message au capitaine du *Neptune*. Mon yacht doit être prêt à appareiller samedi.

Cette fois, le majordome tressaillit.

— Quoi ? Vous partez, milord ?

— Oui, je dois me rendre à l'étranger. Mais je ne pense pas être absent très longtemps...

— Milord n'a pas oublié qu'il a deux chevaux engagés au *Royal Ascot* ? Tous les domestiques ont misé sur eux...

— Espérons qu'ils gagneront ! De toute manière, ma présence ne changerait pas grand-chose au déroulement de la course. C'est à l'entraîneur qu'il faut faire confiance — ainsi qu'aux jockeys !

— L'entraîneur de milord est très bon et ses jockeys excellents.

— Espérons qu'ils gagneront !

Là-dessus, le marquis gravit l'escalier quatre à quatre. Le majordome le suivit des yeux d'un air soucieux. Il connaissait Rex d'Harlington depuis toujours et l'aimait beaucoup — comme tous les domestiques, que ce soit à l'hôtel particulier de Park Lane ou au

château d'Harlington.

«Voilà un départ bien précipité, pensa-t-il. Milord n'a jamais dit qu'il voulait aller en voyage... D'autant plus que la saison bat son plein à Londres et que les courses de chevaux vont commencer! Tout cela me semble bizarre... Mais que puis-je dire?»

En soupirant, il appela un valet et le chargea d'aller délivrer un message au capitaine du *Neptune*.

Le marquis menait lui-même son attelage de quatre pur-sang noirs. Ceux-ci, visiblement ravis de quitter la ville, allaient bon train.

Les sourcils froncés, Rex réfléchissait.

«De toute manière, j'étais obligé de partir à cause de Silvia Alsted. Les jours de son mari sont comptés, elle pense déjà à se remarier et, la connaissant, je sais qu'elle m'aurait rendu la vie impossible si j'étais resté à Londres... En fin de compte, j'aurais bien tort de me plaindre d'aller en Égypte ! La mission dont vient de me charger le Premier ministre n'aurait pas pu mieux tomber! »

Avant de monter en voiture, il avait écrit quelques lignes à sa maîtresse pour la remercier de tous les agréables moments qu'il avait passés en sa compagnie. Puis il lui avait appris qu'il devait se rendre d'urgence à l'étranger. A sa lettre, il avait eu la délicatesse de joindre un splendide bouquet d'orchidées et un bracelet de diamants.

«Honnêtement, elle ne peut pas se plaindre... Mais je suis sûr qu'elle va malgré tout penser que je me suis conduit comme un goujat ! »

Il savait qu'il n'était pas le premier amant de lady Alsted, loin de là ! La belle Silvia n'était pas farouche et tout le monde savait qu'elle multipliait les conquêtes...

«Pour une brève aventure, elle est parfaite... Mais de là à donner mon nom à une femme qui trompe son mari depuis des années ! »

Il frémit.

«Je l'ai échappé belle!»

Tout ce qu'il espérait, c'était que lady Alsted lui trouve bien vite un remplaçant...

« Et qu'elle m'oublie dans ses bras ! »

Le château d'Harlington se trouvait relativement près de Londres et Rex réussit à faire le trajet en moins de deux heures — mais il avait un attelage exceptionnel.

«Il ne faudra pas que j'oublie d'aller présenter mes excuses à lord Durham... Je ne pourrai pas assister au dîner au cours duquel il voulait que tous les gentlemen de la région discutent au sujet de la construction du champ de courses. »

Le marquis n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour lord Durham, son voisin — qui était aussi le lord-lieutenant. A vrai dire, il n'était pas le seul à le trouver déplaisant ! Dans la région, bien

rares étaient ceux qui aimaient cet homme pompeux.

«Bah! Je lui donnerai un chèque d'un montant plus élevé que celui que j'avais prévu pour les travaux du champ de courses... et il sera content!»

C'était toujours avec le même plaisir que le marquis retrouvait le domaine d'Harlington et le magnifique château datant du XVI^e siècle. Par la suite, chacun des descendants du premier marquis d'Harlington avait tenu à embellir et à agrandir le berceau familial.

« Ils ont fait un si bon travail que, honnêtement, je me demande ce que je pourrais y ajouter, se dit Rex. Le château est parfait tel quel ! »

Il mit ses chevaux au pas pour remonter l'allée centrale afin d'admirer les pelouses veloutées et les massifs de fleurs que les jardiniers entretenaient avec un soin jaloux.

Sachant que leur maître risquait d'arriver à tout moment sans prévenir, les domestiques étaient toujours sur le qui-vive.

Comme le marquis s'y attendait, il y avait de grands bouquets de fleurs dans le hall et au salon, et sa chambre était prête.

— Quel plaisir de vous revoir, milord! s'exclama le majordome.

— Je ne resterai pas longtemps, cette fois. J'ai donné l'ordre que l'on prépare le *Neptune*.

— Encore un voyage en perspective, milord !

— Mais oui...

Tout en sachant que son vieux majordome était la discrétion même, le marquis jugea plus sage de ne pas lui dire où il avait l'intention de se rendre.

«Ne s'agit-il pas d'une mission secrète? Même le capitaine du *Neptune* ne saura pas quelle est notre destination — tout au moins au moment du départ. »

Rex passa la plus grande partie de la journée en compagnie de son régisseur. Après avoir pris de nombreuses décisions concernant l'exploitation du domaine, il se mit à étudier les comptes.

Ce ne fut pas avant onze heures du soir qu'il referma enfin les dossiers.

« Eh bien, il y avait beaucoup de choses à mettre au point ! pensa-t-il. J'ai bien fait de venir à Harlington avant de partir pour l'Egypte. Et comme de toute manière, il fallait absolument que je voie lord Durham... »

Le lendemain matin, il se leva de très bonne heure et fit une longue promenade à cheval sur ses terres. Puis il ordonna que l'on prépare le phaéton dans lequel il était venu.

— Je vais aller rendre visite à lord Durham, dit-il à son majordome. Puis je rentrerai directement à Londres.

— Votre séjour à Harlington aura été bien bref, milord !

— J'espère pouvoir rester beaucoup plus longtemps la prochaine

fois. Dites à votre femme que le dîner était exquis !

Le majordome sourit.

— Merci beaucoup, milord. Je lui transmettrai vos compliments.

Le marquis ralentit son attelage pour franchir la grille trop ouvragée de la propriété de lord Durham. Ce dernier avait dépensé une véritable fortune pour faire construire un château qui, pensait-il, allait éclipser tous ceux de ses voisins. Il était très fier de cette demeure dont il avait élaboré les plans lui-même. Jamais il ne s'était rendu compte que ce bâtiment n'aurait pas pu être plus prétentieux — pour ne pas dire ridicule —, avec son pont-levis et ses tourelles à mâchicoulis d'inspiration moyenâgeuse.

«Comment peut-on avoir un pareil mauvais goût?» se demanda le marquis.

Il se posait cette question chaque fois qu'il était obligé de se rendre chez lord Durham... et il savait que ses amis étaient aussi horrifiés que lui.

Il n'avait pas annoncé sa visite, mais le majordome s'inclina respectueusement devant lui et le conduisit dans l'un des salons.

— Je vais tout de suite prévenir milord de votre arrivée, milord. Je pense que milord est au jardin.

Resté seul, Rex contempla les fauteuils neufs tapissés de satin vert pomme ou cramoisi, les bibelots sans grâce, les tableaux peints par des artistes mineurs...

« Dieu, que tout cela est laid ! »

Soudain, il eut l'impression d'étouffer dans cette pièce beaucoup trop meublée et il alla ouvrir l'une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse.

«Au moins, le jardin est joli... pensa-t-il en contemplant les massifs fleuris. Lord Durham a un chef jardinier qui connaît son métier! »

Il s'apprêtait à aller sur la terrasse quand il entendit un petit sanglot.

« D'où cela peut-il donc venir? » se demanda-t-il avec étonnement.

Il tendit l'oreille et comprit que quelqu'un était en train de pleurer dans l'un des salons voisins de celui où il se trouvait. Puis la voix sèche de lord Durham parvint jusqu'à lui.

— Vas-tu arrêter de pleurer, petite sottise !

Sidéré, le marquis s'immobilisa, tandis que lord Durham poursuivait d'un ton menaçant:

— Cesse tes simagrées, tu m'entends? Même si je dois te fouetter au sang, même si je dois te traîner inconsciente à l'autel, tu épouseras le comte Armède !

— Je... je n'ai plus l'âge d'être fouettée, père, fit une voix enfantine. Ce... c'était bon quand j'étais une petite fille et que... que vous preniez votre fouet pour me châtier sans... sans raison.

— Sans raison ! Par exemple ! Apprends, petite idiote, que c'est au fouet que l'on éduque les enfants. Je constate que tu n'en as pas assez tâté pour oser me braver aujourd'hui !

— Je... je ne veux pas épouser le comte.

— Tu n'as pas ton mot à dire dans cette affaire. J'ai accordé ta main au comte Armède. L'affaire est conclue !

— Mais c'est... c'est de moi qu'il s'agit, père ! De mon mariage, de mon avenir... Je déteste le comte ! Vous m'aviez dit qu'il était français, mais j'ai appris depuis qu'il était à moitié égyptien.

— Quelle importance ? Sa mère était égyptienne, je crois. Il possède de vastes propriétés en France et tu devrais être bien contente qu'un homme aussi riche que lui t'ait demandée en mariage !

— Je le déteste ! Il est vieux, laid, gros...

— Peut-être ! Mais il a beaucoup d'argent.

— Cela m'est bien égal.

— Pas à moi ! C'est un homme très généreux et cela m'arrange bien de l'avoir comme gendre.

— Et moi, dans tout cela ? s'écria la jeune fille avec désespoir.

— Toi, tu feras ce que l'on te dit.

— Je refuse de l'épouser. Je le hais. Je le trouve répugnant. Je...

— Oh ! Mais tu vas te taire, à la fin ?

La jeune fille cria et le marquis devina que lord Durham venait de la frapper. S'il y avait une chose que Rex ne pouvait pas supporter, c'était bien la brutalité.

Il hésita en se demandant s'il devait se mêler d'une affaire qui ne le regardait en rien. Mais quand un second coup retentit, suivi par un autre cri, il jugea de son devoir d'intervenir.

Il n'en eut pas le temps. La porte du salon où se tenaient lord Durham et sa fille venait de s'ouvrir.

— Le marquis d'Harlington demande à vous voir, milord, dit le majordome.

— Harlington ! Que peut-il bien me vouloir ? Je ne m'attendais pas du tout à sa visite...

Sa voix redevint coupante : il s'adressait à sa fille.

— Je t'ai fait mal ? C'est bien fait pour toi. Ce soir tu verras le comte Armède et tu tâcheras d'être aimable avec lui... sinon tu feras connaissance avec mon fouet !

En guise de réponse, le marquis n'entendit qu'un petit sanglot.

Il ferma la porte-fenêtre avant de retourner s'asseoir pour attendre l'arrivée de lord Durham.

« Comment peut-il traiter sa fille de cette manière ? se demanda-t-il, choqué. Pauvre enfant... Quelle honte ! »

Mais que pouvait-il faire ?

« Cela ne me regarde en rien, hélas ! Mais après avoir entendu

cela, je trouve lord Durham plus antipathique que jamais... »

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et lord Durham entra, souriant, les mains tendues.

— Quelle bonne surprise, Harlington! Je me demandais quand vous alliez venir à la campagne... Il faut que nous discussions au sujet de ce champ de courses ! C'est d'ailleurs pour cela que j'ai organisé un grand dîner mardi prochain.

— Malheureusement je ne serai pas là mardi, Durham. Je suis venu vous présenter toutes mes excuses : je dois me rendre à l'étranger.

— Vous ne serez pas là mardi ? Ce n'est pas possible! Ce dîner était prévu depuis des semaines... Il faut absolument que vous soyez présent.

— Je suis navré. Mais certaines obligations prennent le pas sur d'autres. Le Premier ministre m'a chargé d'une mission importante... Les intérêts du pays avant tout !

Lord Durham hocha la tête d'un air pénétré, flatté de recevoir un aristocrate qui connaissait le Premier ministre.

— Je comprends... Nous allons tous regretter votre absence.

— Tout comme je regretterai de ne pas être parmi vous. Je tiens cependant à vous remettre ma contribution pour la création de ce futur champ de courses. Voici un chèque de deux mille livres sterling.

De toute évidence, lord Durham ne s'attendait pas à un don aussi généreux.

— Deux mille livres ! Personne n'offrira autant, j'en suis persuadé. Tout le monde va être très impressionné ! Merci infiniment, Harlington. Combien de temps pensez-vous être absent ?

— Je ne le sais pas encore. Quelques semaines tout au plus... J'aimerais être de retour à temps pour voir mes chevaux courir à Ascot, mais je crains que ce ne soit pas possible.

— Quel dommage! Que puis-je vous offrir à boire ? Un peu de champagne ?

— Je vous remercie, mais je viens à peine de terminer mon petit déjeuner.

— J'ignorais que vous étiez à Harlington.

— Je suis arrivé hier pour voir mon régisseur et mettre certaines choses au point avec lui avant mon départ... Et maintenant, sans même retour-lieu au château, j'ai l'intention de repartir immédiatement pour Londres.

— Voilà une bien courte visite !

Lord Durham accompagna son visiteur jusqu'au perron.

— Merci encore pour ce généreux chèque. Si chacun offrait une somme pareille, nous aurions le plus beau champ de courses de toute l'Angleterre !

- A bientôt, Durham !
- A bientôt, Harlington. Faites bon voyage !
- Merci.

Le marquis fit le tour de son phaéton. Il marqua une légère hésitation avant de gravir le marchepied. Puis un sourire presque cynique lui vint aux lèvres tandis qu'il s'emparait des rênes qu'un groom lui tendait.

2

Le marquis attendit d'être à quelques kilomètres de la demeure de lord Durham pour arrêter son phaéton. Il sauta à terre, et après avoir attaché les chevaux au tronc flexible d'un jeune tilleul, il fit de nouveau le tour de sa voiture.

Le bout de ruban bleu qu'il avait remarqué un peu auparavant sortait toujours de la malle arrière...

Il ouvrit celle-ci.

— Vous pouvez sortir, maintenant, mademoiselle Durham ! lança-t-il d'un ton à la fois ironique et grondeur.

Un petit visage effrayé apparut. Un ravissant visage éclairé par d'immenses yeux couleur saphir.

« Même si elle prétend bien haut et fort ne plus être une petite fille, c'est toujours une enfant... » se dit le marquis.

— Co... comment avez-vous pu deviner que... que je m'étais cachée là? demanda-t-elle.

— Au moment de partir, j'avais remarqué qu'un ruban bleu dépassait de la malle arrière.

Sa passagère se mordit la lèvre inférieure presque au sang, tout en le contemplant avec terreur.

— Et... et vous n'avez rien dit?

— Vous auriez préféré que je prévienne votre père ?

Elle se mit à trembler.

— Non... Oh, non!

— Vous ne devez pas être installée très confortablement dans ce minuscule réduit. Venez donc vous asseoir à côté de moi, vous y serez beaucoup mieux !

La jeune fille le regarda en fronçant ses sourcils bien dessinés, qui

étaient d'une nuance plus foncée que ses cheveux dorés. Elle semblait se demander si elle pouvait lui faire confiance...

— Vous... vous n'allez pas me ramener chez mon père ?

— Ce n'est pas mon intention. A moins que vous ne le souhaitiez ?

— Oh, certainement pas !

Le phaéton n'avait rien d'une berline de voyage et, comme la malle arrière était de dimensions fort réduites, la fille de lord Durham dut faire mille contorsions pour parvenir à s'en extraire.

Puis, sans mot dire, elle remit un peu d'ordre dans sa tenue et alla s'asseoir à l'avant de la légère voiture.

Après avoir détaché ses chevaux, le marquis la rejoignit.

— Maintenant, dites-moi où vous voulez que je vous conduise.

— Il faut tout d'abord que je vous avoue que... que je me suis enfuie de chez moi...

— Cela, je l'ai compris. Quand j'attendais d'être reçu par votre père, je vous ai entendue pleurer.

— Sa... savez-vous pourquoi je pleurais ?

— Oui. Votre père veut vous obliger à épouser un homme qui ne vous plaît pas.

Elle baissa la tête.

— C'est cela. Mais jamais je n'épouserai le comte Armède ! Jamais !

— Soit... Pensez-vous cependant que la fuite soit la solution idéale ?

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ? soupira la jeune fille. Si j'étais restée, le mariage aurait été célébré demain — après-demain au plus tard.

Rex demeura silencieux. Il avait déjà remarqué que les deux pommettes de la fille de lord Durham étaient contusionnées.

« Quelle brute ! » pensa-t-il en crispant les mains sur les rênes.

A voix haute, il redemanda :

— Où voulez-vous que je vous conduise ?

Elle hésita.

— Je crois que vous allez à Londres ?

— C'est exact.

— Si vous pouviez m'emmener là-bas...

— Très bien. Mais chez qui irez-vous ? Avez-vous des amis susceptibles de vous recevoir ?

— Non... J'ai l'intention d'aller dans un couvent.

— Un couvent !

— Mais oui ! Si je deviens religieuse, mon père ne pourra pas me forcer à renier mes vœux pour épouser un homme aussi horrible que le comte !

Le marquis lui adressa un bref coup d'œil.

«Comment une aussi jolie jeune fille peut-elle souhaiter devenir religieuse ? se demanda-t-il avec stupeur. Et cela, dans le seul but d'éviter de devenir la femme d'un homme qu'elle trouve répugnant ! »

Après un silence, il déclara :

— Vous devez probablement savoir que je suis le marquis d'Harlington.

— Oui...

— Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Delicia.

Rex sourit.

— C'est un bien joli prénom...

Il ne put s'empêcher de rire avant d'ajouter :

— ... mais pas très indiqué pour une future religieuse !

— Pourquoi pas ? demanda-t-elle avec naïveté.

— Vous le saurez bien assez tôt ! lança Rex qui riait toujours.

Mais ce fut d'un ton ferme qu'il enchaîna :

— Delicia, vous ne pouvez pas devenir religieuse simplement pour éviter de vous marier !

— Je ne vois pas d'autre solution.

— Avez-vous la vocation ?

— Pas du tout.

— Alors abandonnez cette idée !

— Que puis-je faire d'autre ?

— Vous devez bien avoir de la famille, des amis ! Ces gens-là seront certainement ravis de vous recevoir.

— Cela m'étonnerait ! Ils ont beaucoup trop peur de mon père !

Rex réfléchissait.

— Que faire ? murmura-t-il.

Après un silence, il demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

Le marquis haussa les sourcils.

— Vraiment ? Vous paraissez beaucoup plus jeune que votre âge.

Elle joignit les mains.

— Je vous en prie, trouvez-moi un couvent ou... ou un endroit où je pourrais me cacher.

Les larmes se mirent de nouveau à couler sur ses joues.

— Je me suis enfuie... comme j'étais. Je n'ai même pas eu le temps de prendre une valise, si bien que je n'ai pas de vêtements de rechange ni d'argent.

— Bah ! Je peux toujours vous acheter des vêtements ou vous donner de l'argent ! Ces détails sont sans véritable importance...

Il examina Delicia avec gravité avant de poursuivre :

— Mais avant de vous aider, il faut que je sois sûr que vous ayez raison de désobéir à votre père.

Son regard se porta de nouveau sur les pommettes meurtries de la jeune fille. Il crut entendre son cri de douleur... Mal à l'aise, il se détourna.

— Delicia, écoutez-moi bien! reprit-il. Y a-t-il une personne dont votre père respecte le jugement? Une personne qui pourrait lui faire comprendre qu'il n'a pas su choisir votre futur mari ?

La réponse fut immédiate :

— Non. Mon père refuse d'écouter qui que ce soit et n'en fait qu'à sa tête.

Elle frémit.

— Le comte est l'homme le plus horrible que j'aie jamais vu de ma vie! Il paraît qu'il est très riche et qu'il possède d'immenses domaines en France. C'est surtout pour cela que mon père veut que je l'épouse...

— Seriez-vous par hasard amoureuse d'un autre homme? demanda Rex.

— Pas du tout! Quelle idée...

— Ce n'est pas une idée aussi étonnante que cela, fit le marquis en riant. Cela expliquerait votre aversion pour celui que votre père aimerait vous voir épouser.

— Je n'aime personne! Et je déteste le comte... Il est à moitié égyptien et je suis sûre qu'il a un harem bien caché quelque part !

Rex ne cacha pas sa stupeur.

— Un harem! Seigneur! Où avez-vous appris des choses pareilles, Delicia ?

La jeune fille détourna la tête avec confusion avant d'avouer très bas :

— J'ai lu des livres dans lesquels il était question de sultans, de vizirs et de pachas... Le comte ressemble à ces princes orientaux qui choisissent chaque nuit une favorite différente.

Le marquis se sentait de plus en plus déconcerté. Cette très jeune fille semblait être au courant de beaucoup de choses !

« Quelle étonnante conversation ! Je me demande quelle autre petite pensionnaire serait capable de parler de harems et de favorites !
»

Il soupira.

« Eh bien, si je m'attendais à regagner Londres en compagnie de la fille de lord Durham... »

Dans d'autres circonstances, il aurait immédiatement ramené la fugitive chez ses parents. Mais la situation était bien différente! Il se sentait le devoir de protéger Delicia Durham. N'avait-il pas entendu son père la menacer — et la frapper avec une incroyable brutalité ?

« La pauvre enfant gardera la marque des coups pendant plusieurs jours ! »

A voix haute, il déclara :

— A cause de vous, je risque d'avoir des ennuis.

— Pourquoi donc ?

— Lorsque votre père découvrira que vous avez disparu, il va vous faire rechercher dans tout le château avant d'en arriver à la conclusion que vous êtes partie avec moi... C'est qu'il n'y avait pas d'autre voiture devant le perron.

— Je n'ai pas réfléchi un instant. Le groom s'est absenté et j'en ai profité pour me glisser dans la malle arrière de votre phaéton.

— Cela devait être bien inconfortable !

— Tout, plutôt que d'épouser le comte Armède !

— Mais pourquoi le détestez-vous autant ?

— C'est... c'est instinctif.

Après un silence, elle enchaîna :

— Et puis je l'ai entendu une fois dire à son valet en arabe — ils pensaient que personne ne pouvait les comprendre — que mon père était un vieil imbécile.

Avec indignation, elle ajouta :

— Comment le comte osait-il parler ainsi de mon père, qui est pourtant son ami ?

Le marquis se demanda s'il avait bien entendu.

— Ils parlaient en... en *arabe*, avez-vous dit ?

— Oui. Et le valet a répondu : « Je suis de l'avis de milord, cet homme n'est qu'un vieil imbécile, mais beaucoup d'Anglais sont ainsi pétris de leur propre importance. »

— Le valet a répondu en arabe ?

— Naturellement.

— Et vous avez compris ?

— Bien sûr !

Pour la première fois, la jeune fille sourit.

— Cela vous semble étrange ? Voyez-vous, j'aime beaucoup apprendre les langues étrangères. Je parle français, allemand, italien et grec.

— Soit ! Mais l'arabe...

— Quand j'étais en pension à Paris, une jeune Égyptienne est venue de Louxor. Elle ne parlait que quelques mots d'anglais à son arrivée...

Rex hocha la tête.

— C'est donc grâce à elle que vous avez appris l'arabe ?

— Oui. Comme nous partagions la même chambre, toutes les deux, nous avons conclu un marché : pendant que je lui apprenais l'anglais, elle me donnait des cours l'arabe.

— Et êtes-vous vraiment capable de vous exprimer dans cette langue ?

— Mon amie égyptienne disait que je la parlais aussi bien que si j'étais née au Caire !

Le marquis demeura silencieux pendant quelques instants.

« Serait-ce le destin qui a mis cette jeune fille sur ma route, juste au moment où j'ai besoin d'un interprète ? »

Mais la situation était extrêmement délicate, il s'en rendait compte !

— Êtes-vous sûre que vous n'avez pas de parents ou d'amis susceptibles de vous accueillir - le temps que votre père change d'avis ?

— Mon père est beaucoup trop entêté pour changer d'avis. Et comme je vous l'ai déjà dit, tous ceux qui le connaissent ont tellement peur de lui que jamais ils n'oseraient me cacher chez eux.

Elle se tordit les mains avant d'ajouter :

— Si j'allais me réfugier chez l'une de mes tantes, je suis sûre qu'elle préviendrait aussitôt mon père ! Il viendrait me chercher en compagnie du comte Armède et... et notre mariage serait célébré sur-le-champ !

A cette perspective, elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Vous ne voyez donc pas d'autre solution que celle de devenir religieuse ?

— Ce n'est pas que je souhaite ardemment être enfermée dans un couvent... Mais je suis prête à tout pour ne pas devenir la femme de cet horrible individu. J'aimerais mieux mourir plutôt que d'accepter qu'il me touche !

Ils poursuivirent leur route sans mot dire. Puis le comte déclara :

— J'ai une idée, Delicia ! Oui, j'ai une proposition à vous faire... Cela résoudrait tous vos problèmes — pour le moment, du moins ! Mais je serai franc : cela implique la prise de certains risques. Non seulement pour vous, mais aussi pour moi.

Elle se tourna vers lui d'un air interrogateur.

— Dites !

Ses grands yeux étincelaient dans l'ovale parfait de son visage, bien dégagé par ses cheveux tirés en élégant chignon. Sa fuite avait été tellement précipitée qu'elle n'avait même pas eu le temps d'emporter un chapeau...

« Elle est vraiment très jolie, pensa Rex. Or les jolies femmes amènent toujours des ennuis ! »

Mais Delicia, malgré ses dix-neuf printemps, était plus une enfant qu'une femme...

— Vous... vous avez dit que vous aviez une proposition à me faire ? demanda-t-elle.

— Il y a par moments dans la vie d'étranges coïncidences... Figurez-vous que je dois partir ce soir pour l'Égypte et j'ai besoin d'un interprète.

Les immenses yeux bleus de la jeune fille s'agrandirent encore.

— Vous... vous allez m'emmener en Égypte?

— Vous me rendriez certainement de grands services en tant qu'interprète. Mais il faut que vous sachiez qu'en partant ensemble nous aurons peut-être des ennuis.

— Pourquoi?

— Si je quitte l'Angleterre, c'est pour la même raison que vous.

— Comment cela ?

— Une femme s'est mis en tête de m'épouser, or je n'ai aucune intention de me marier.

— Alors vous comprenez mieux que quiconque ce que je ressens !

— Oh, oui ! Si l'on se marie sans amour, on va forcément au-devant d'un échec.

— D'un désastre, pourriez-vous dire !

Rex pensa avec une certaine compassion à toutes ces débutantes qui, à peine sorties de pension, faisaient quelques tours dans les salles de bal avant d'épouser un homme pour lequel elles n'éprouvaient aucun sentiment. Ces mariages étaient en général arrangés par les familles et le bonheur des intéressés était rarement pris en compte.

« Quoi d'étonnant, après cela, que les messieurs aillent se consoler dans les bras des courtisanes et leurs femmes dans ceux d'amants de passage ? »

Le cas de la belle Silvia était cependant différent. Tout le monde savait qu'elle avait déployé le grand jeu pour conquérir lord Alsted, qui était immensément riche... Le fait que celui sur lequel elle avait jeté son dévolu ait près de trente ans de plus qu'elle et ait déjà été marié deux fois ne semblait guère la troubler.

« Je suis sûr qu'au lendemain de son mariage elle était déjà prête à prendre un amant ! » se dit le marquis avec un certain cynisme.

La voix de Delicia le ramena à l'instant présent.

— Vous fuyez une femme, je fuis le comte... Et nous allons nous sauver ensemble ?

Elle joignit les mains.

— Vous acceptez de m'emmener en Egypte avec vous ?

D'un ton plein de reconnaissance, elle poursuivit :

— Je ne sais comment vous remercier ! Il faut croire que la providence ne m'avait pas abandonnée comme je le pensais ! N'est-ce pas extraordinaire que vous soyez venu voir mon père justement ce matin ?

— Le hasard fait parfois bien les choses.

Le marquis prit un air soucieux.

— Mais je me demande comment je vais expliquer votre présence à bord du *Neptune* !

Le visage de la jeune fille s'illumina.

— Vous possédez un yacht? Et c'est à bord de ce yacht que nous allons nous rendre en Égypte ?

— Mais oui...

Rex hésita avant d'ajouter:

— Cependant il y a une petite difficulté.

— Laquelle?

— Si les gens savent que je suis parti en compagnie d'une jolie femme, ils s'imagineront...

Il hésita, se demandant comment expliquer les choses sans choquer la jeune fille. Mais celle-ci, qui n'était pas bégueule, termina à sa place :

— Les gens s'imagineront que je suis votre maîtresse !

— Exactement. Et lorsque nous reviendrons en Angleterre, votre réputation sera tellement compromise que je serai obligé de vous épouser. Or je n'ai pas l'intention de me marier avant d'avoir au moins quarante ans.

Delicia était devenue toute pâle.

— Cela signifie que... que vous renoncez à m'emmener en Egypte ?

— Pas du tout. Cela signifie que nous devons trouver une parade. Je ne peux pas partir à l'étranger pour une mission spéciale accompagné d'une jolie femme qui n'est même pas chaperonnée...

La jeune fille hocha la tête.

— Il me faudrait un chaperon, c'est évident!

— Ah, merci bien! s'exclama le marquis. Je n'ai aucune envie de devoir supporter la compagnie d'une vieille demoiselle curieuse et bavarde !

— Je pourrais me cacher pour que personne ne me voie ? suggéra la jeune fille.

— Vous aimeriez rester enfermée dans une cabine pendant ce long voyage ?

— Non, pas du tout! admit-elle. Pour une fois que j'ai la chance de partir au loin...

— J'ai une idée.

Il contempla la jeune fille d'un air songeur.

— Une idée que vous n'appréciez peut-être pas...

— Je vous l'ai dit: je suis prête à tout pour échapper au comte !

— Vous prétendez avoir dix-neuf ans...

Elle rougit légèrement.

— Pas tout à fait, avoua-t-elle. Je les aurai dans six mois.

— De toute manière, vous paraissez beaucoup moins! Nous pourrions dire que vous êtes ma nièce et que vous avez quatorze ans...

Il hésita avant d'enchaîner:

— Mais pour que cela soit plausible, il faudrait que vous vous conduisiez et que vous soyez habillée comme une adolescente...

Delicia battit des mains.

— Quelle excellente idée !

— Cela ne vous ennuie pas de redevenir une petite fille ? demanda Rex avec étonnement.

— Pas du tout. Au contraire, cela va même beaucoup m'amuser!

Elle le regarda en penchant la tête de côté d'un air mutin.

— Et à quatorze ans, on n'est plus vraiment une petite fille, milord !

Le marquis ne put s'empêcher de rire. Puis il relâcha imperceptiblement ses rênes et les chevaux, qui n'attendaient que cela, prirent le galop.

— J'ai peine à croire que je vais voir l'Egypte, murmura Delicia d'un air rêveur. C'est Dieu qui vous a envoyé au moment où j'étais si malheureuse que je ne voyais pas d'autre issue que la mort !

— La mort !

— Plutôt que de devoir épouser le comte, je me serais jetée dans le lac.

— Il ne faut jamais avoir de telles pensées. Vous êtes jeune, jolie, et vous avez toute la vie devant vous !

Après une pause, le marquis reprit :

— Maintenant, pensons aux choses pratiques. Vous n'avez pas emporté de vêtements?

— Rien! Comme je vous l'ai dit, j'ai profité de ce que le groom s'était absenté pendant quelques instants pour me cacher dans la malle arrière de votre phaéton.

— J'espère que personne ne vous a vue !

— Je ne le pense pas.

Elle jeta un coup d'œil en arrière avec inquiétude.

— Si c'était le cas, mon père se serait déjà lancé à notre poursuite !

— Donc, vous n'avez pas une seule robe de rechange...

— Non, je n'ai rien, absolument rien !

Instinctivement, elle porta la main à ses cheveux avant d'insister:

— Rien ! Pas même un chapeau, pas même une brosse à cheveux...

— Comme j'ai l'intention de partir ce soir, il va falloir que vous achetiez tout un trousseau sans perdre une seconde !

— Je tâcherai de faire vite. Mais où trouver une boutique où l'on vend des toilettes pour des adolescentes ?

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Je ne pense pas que ce sera bien compliqué de trouver un magasin de ce genre à Londres !

Delicia toussota avant d'avouer :

— L'ennui, c'est que je n'ai pas d'argent.

— J'en ai, moi.

— Je vais vous coûter très cher ! murmura la jeune fille avec confusion. C'est qu'il me faudra plusieurs robes, des vêtements de nuit, des chaussures...

Le marquis éclata de rire.

— Je serai enchanté de vous offrir tout cela !

Après un instant de réflexion, Delicia déclara :

— Si j'étais vraiment votre nièce et si je n'avais vraiment que quatorze ans, je devrais être habillée avec une extrême simplicité.

— Vous avez raison. Ne choisissez rien d'élégant ou de trop visible. Mieux vaut que l'on vous remarque le moins possible !

Tout en disant cela, le marquis pensait que, même en étant vêtue comme une adolescente, Delicia resterait bien jolie...

Avisant le chignon qui réunissait les cheveux dorés de la jeune fille sur sa nuque, il remarqua :

— Quand vous aviez quatorze ans, je suis sûr que vous n'aviez pas vos cheveux attachés ainsi !

— Non, en effet. J'ai commencé à me faire un chignon à seize ans. Si je veux avoir l'air plus jeune, il faut que je laisse mes cheveux libres. A la rigueur, je pourrai les nouer d'un ruban assorti à la couleur de mes robes... C'est ainsi que font les petites filles.

Elle leva les bras et, avec adresse, défit les épingles de son chignon. Une fraction de seconde plus tard, ses cheveux tombèrent sur ses épaules en boucles soyeuses.

« Comme elle est jolie ! » pensa le marquis une lois de plus.

— Pourquoi ne dites-vous rien ? demanda la jeune fille avec une pointe d'anxiété. Vous ne trouvez pas que je parais plus jeune ainsi ?

— Si...

Il sourit.

— On vous donnerait à peine quatorze ans.

— Tant mieux ! N'est-ce pas le but recherché ?

Au cours des missions spéciales dont le chargeait le Premier ministre ou le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, Rex avait vécu des moments intenses, parfois dramatiques. Mais il eut soudain le pressentiment que l'aventure dans laquelle il allait se lancer avec la fille de lord Durham allait être la plus folle de toutes...

« Mais je ne pouvais pas abandonner cette enfant à son triste sort ! Comment aurais-je pu la laisser entre les mains d'un père aussi brutal et aussi autoritaire ? »

De plus, si elle parlait aussi bien l'arabe qu'elle le prétendait, elle

lui serait de la plus grande utilité. Qui pourrait jamais soupçonner cette enfant d'être son interprète ?

— Nous devons nous montrer très prudents, Delicia. Pour tout le monde — même pour l'équipage du *Neptune* —, vous serez ma nièce. Nous ne mettons qu'une seule personne dans la confiance...

— Qui ?

— Hutton, mon valet. Il est à mon service depuis que j'ai une dizaine d'années et il m'a accompagné partout, dans mes voyages comme à l'armée... J'ai en lui une absolue confiance !

Avec un sourire, il poursuivit :

— Il faut bien le mettre au courant car, étant donné qu'il me connaît depuis de longues années, il sait parfaitement que je n'ai pas de nièce puisque je suis fille unique.

— Moi aussi, je suis fille unique... fit Delicia avec nostalgie. Je l'ai toujours regretté : j'aurais tant aimé avoir des frères et sœurs !

Le marquis sourit.

— Vous venez d'hériter au moins d'un oncle !

— Un oncle merveilleux ! Il a su arriver au moment où je sombrais au plus profond du désespoir... Et il m'a sauvé la vie !

D'un ton pénétré, elle déclara :

— Jamais je ne vous remercierai assez !

— Ne me remerciez pas encore ! Nous n'avons pas encore quitté l'Angleterre ! Ce sera seulement une fois que nous serons en mer que vous pourrez respirer.

« Et moi aussi ! » ajouta-t-il intérieurement.

Comme ils traversaient une petite ville, le marquis mit ses chevaux au petit trot. En arrivant sur la place, il remarqua plusieurs boutiques élégantes.

Il ralentit encore l'allure de ses chevaux.

— Peut-être pourrions-nous acheter vos vêtements ici ?

— Je ne crois pas que ce soit la solution idéale.

— Pourquoi pas ?

— Nous avons déjà suffisamment attiré l'attention avec ce superbe attelage ! Si mon père envoie des détectives à ma recherche, ceux-ci se renseigneront aux alentours. Les gens se souviendront de nous, ils pourront nous décrire avec précision — ainsi que la voiture... Et l'on saura aussitôt que c'est avec vous que je me suis enfuie.

Le marquis hocha la tête.

— Vous avez raison !

Tout en remettant ses chevaux au grand trot pour quitter la ville, il se dit :

« Elle est très intelligente ! Ce détail est important, en effet. Comment ai-je pu ne pas y penser ? »

Et, mi-figue, mi-raisin :

«On pourrait la charger de missions secrètes... Elle s'en tirerait aussi bien que moi et peut-être mieux ! »

Lui qui d'ordinaire trouvait les jeunes filles de l'âge de Delicia bêtes, insignifiantes et horriblement ennuyeuses se trouvait obligé de réviser son jugement !

— Oui, vous avez raison, répéta-t-il. Car, lorsque votre père découvrira votre absence, il pensera ou bien que vous vous êtes enfuie à travers bois... ou bien que vous êtes partie avec moi ! A moins qu'il ne doive recevoir d'autres visiteurs aujourd'hui?

— Non. A part le comte, qui arrivera à l'heure du dîner, personne n'était attendu.

— Croyez-vous votre père capable de nous suivre jusqu'à Londres ?

La jeune fille réfléchit pendant quelques instants.

— Certainement!

Le visage du marquis s'assombrit.

— Hum... fit-il seulement.

— Il ne s'apercevra probablement pas que j'ai disparu avant l'heure du dîner. Il a l'habitude que je monte me réfugier dans ma chambre après avoir été battue.

Le marquis s'efforça de cacher sa stupeur et sa colère.

— Vous bat-il souvent?

— Oh, oui ! Quand ma mère était encore vivante, elle parvenait parfois à intercéder en ma faveur...

Delicia essuya une larme.

— Hélas, ma chère maman n'est plus de ce monde !

— Quand est-elle morte ?

— Il y a deux ans. Si vous saviez combien elle me manque ! C'est elle qui, sachant que je m'intéressais beaucoup à l'art, à la culture et aux langues étrangères, a poussé mon père à m'envoyer en pension à Paris.

— C'était bien loin du Hertfordshire ...

— J'étais très heureuse là-bas. Je me suis fait de nombreuses amies de toutes les nationalités !

— N'avez-vous pas eu l'idée d'aller vous réfugier auprès de l'une d'entre elles?

— Je n'y ai pas pensé, avoua Delicia. De toute manière, cela n'aurait pas été très bien de ma part de demander à une jeune fille de mon âge de me cacher. Songez ! Quelle énorme responsabilité !

— Mais si le hasard ne m'avait pas amené justement aujourd'hui chez vous...

Rex s'interrompit brusquement. Delicia ne lui avait-elle pas dit qu'elle était prête à tout pour éviter d'épouser le comte Armède ?

— Je n'ai pas peur de mourir, déclara-t-elle avec simplicité.

Comme ils arrivaient déjà dans les faubourgs de Londres, le marquis demanda :

— Maintenant, il faut bien ouvrir les yeux, Delicia ! Si vous voyez un magasin où vous pensez pouvoir trouver tout ce qu'il vous faut, nous nous arrêterons. Sinon, je crains que nous ne soyons obligés d'attendre d'être en France ou en Italie pour vous acheter un trousseau.

— Il me faudrait au moins une chemise de nuit ! s'exclama la jeune fille. Et peut-être une autre robe, car vous vous lasserez vite de me voir habillée tout le temps de la même manière !

Le marquis jeta un coup d'œil à la toilette en mousseline blanche que portait la jeune fille. Elle était ornée d'une ceinture en faille bleue — n'était-ce pas l'extrémité de cette ceinture qu'il avait vue dépasser de la malle arrière de son phaéton ?

— Cette robe vous va très bien, mais si vous voulez jouer votre rôle à la perfection, il vous faut des tenues un peu plus enfantines.

Ils étaient déjà dans Londres quand Delicia avisa une vaste boutique dont les vitrines exposaient des vêtements féminins.

— J'ai l'impression que nous devrions trouver là ce que nous cherchons, dit-elle.

— Allons voir !

Lorsque le marquis arrêta sa voiture devant l'élégant magasin, un jeune garçon pauvrement vêtu se précipita.

— Milord veut-il que je tienne ses chevaux pendant qu'il fait ses achats ?

Le marquis hésita.

— Avez-vous l'habitude des chevaux ?

— Oui, milord.

— Dans ce cas, je vous les confie. Si vous avez la moindre difficulté, faites-moi appeler.

— Très bien, milord.

Le jeune garçon prit les rênes et tapota l'encolure des deux premiers pur-sang de l'attelage.

« C'est bon signe, pensa le marquis. Il semble aimer les animaux... »

Rassuré, il entra dans la boutique avec Delicia. La première vendeuse s'approcha.

— Bonjour monsieur, bonjour mademoiselle. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je suis le marquis d'Harlington et j'aimerais parler à la directrice. C'est très urgent !

— Tout de suite, milord.

La première vendeuse fit signe à un employé.

— Allez chercher immédiatement monsieur le directeur.

Quelques instants plus tard, un homme d'un certain âge les

rejoignit.

— Bonjour, milord. Vous m'avez fait demander?

— Oui. Je suis le marquis d'Harlington...

Le directeur du magasin s'inclina courtoisement pendant que Rex poursuivait :

— Ma nièce, cette jeune fille de quatorze ans que vous voyez ici, revient de pension. Au cours du voyage, elle a perdu tous ses bagages — à moins qu'ils ne lui aient été volés, cela reste à élucider. Et comme nous devons partir ce soir pour la France, j'aimerais que vous lui constituiez un trousseau le plus rapidement possible. Je suis très pressé car j'ai un rendez-vous à Londres avant d'embarquer pour le continent.

Le directeur du magasin sourit.

— Ce que vous demandez ne présente aucune difficulté, milord.

— Ma nièce a dû emprunter l'une des robes de ma sœur cadette — nécessité fait loi !

— C'est ce que l'on dit, milord.

— Mais les toilettes qu'elle porte d'habitude sont beaucoup plus adaptées à son âge.

— Je m'en doute, milord! Que milord ne s'inquiète pas, nous avons ici tout ce qu'il faut pour vêtir une jeune personne de l'âge de cette demoiselle.

Là-dessus, le directeur appela quatre vendeuses qui se tenaient derrière des comptoirs et fit entrer ses clients dans un salon situé au fond de la boutique.

— Mademoiselle votre nièce pourra essayer les robes dans cette cabine, dit-il en soulevant un rideau en velours.

Une demi-heure plus tard, Delicia avait choisi une dizaine de robes comme celles que portaient les adolescentes. Elles étaient presque toutes blanches, à l'exception de deux ou trois tenues de couleur pastel. Avec chacune de ces toilettes venaient deux jupons assortis et un long pantalon bordé de dentelle ou de croquet.

Chaque fois qu'elle essayait une nouvelle robe, la jeune fille sortait de la cabine pour quêter l'approbation du marquis.

— Qu'en pensez-vous, mon oncle ?

— Très bien, très bien...

Rex devait admettre que Delicia avait fort bon goût. Et aussi qu'elle était charmante vêtue comme une enfant, avec ces robes qui lui arrivaient à mi-mollet, sous lesquelles on devinait les jupons et le long pantalon que portaient toutes les petites filles.

Delicia choisit ensuite plusieurs paires de souliers et quelques chapeaux de paille.

— Qu'en pensez-vous, mon oncle ?

— Très bien, fit le marquis. Très bien...

— J'ai presque fini, mon oncle! Encore deux ou trois petites choses et nous pourrons partir.

Cette fois, la jeune fille jugea superflu de demander son avis à Rex pour choisir du linge plus intime et des vêtements de nuit !

Il ne restait plus au marquis qu'à rédiger un chèque pour payer la note. Puis ils quittèrent le magasin avec une petite malle et deux valises que le directeur avait envoyé chercher dans une boutique voisine.

Vêtue de l'une de ses robes neuves, coiffée d'une capeline en paille dont le ruban était assorti à ceux de sa ceinture, Delicia avait l'air de l'une des petites filles modèles de la comtesse de Ségur.

Le jeune garçon semblait s'être parfaitement occupé des chevaux et le marquis lui remit un si bon pourboire qu'il devint tout rouge.

— Merci, milord! Merci infiniment, milord...

— Je vous ai coûté très cher ! murmura Delicia avec confusion quand la voiture repartit.

— Bah!

Le marquis fronça les sourcils.

— J'espère que votre père n'aura pas l'idée d'envoyer des détectives écumer toutes les boutiques de mode ! Si cela avait été possible, je n'aurais pas donné mon nom. Mais comment faire autrement quand j'étais obligé de payer par chèque ? Honnêtement, j'aurais préféré dire que je m'appelais M. Smith...

La jeune fille éclata de rire.

— Vous n'avez pas du tout l'air d'un M. Smith! Cela me fait penser que je ne connais même pas votre prénom. Ce qui est quand même assez fâcheux, vous l'avouerez, mon oncle!

Le marquis se joignit à son hilarité.

— Vous pouvez m'appeler oncle Rex, mon enfant.

— Bien, oncle Rex.

— Quant à vous, je pense qu'il vaudrait mieux que nous vous trouvions un autre prénom. Si par hasard votre père apprenait qu'il y a une Delicia à bord du *Neptune*, il ferait immédiatement le rapprochement.

— Je pourrais être Délia, tout simplement. Qu'en pensez-vous ? Comme ce prénom ressemble au mien, je ne risque pas de l'oublier!

— Va pour Délia !

— Va pour oncle Rex !

Tous deux se remirent à rire. Puis la jeune fille retrouva brusquement son sérieux.

— Je plaisante comme si j'avais le cœur léger... Mais en réalité je ne me sentirai vraiment en sécurité que lorsqu'il y aura une grande étendue d'eau entre le comte et moi.

— Il lui faudrait des ailes pour pouvoir nous rattraper ! Et

comment saurait-il dans quelle direction nous sommes partis ?

— S'il interroge vos domestiques, il l'apprendra forcément.

— Pas du tout, pour la bonne raison que je me suis bien gardé de parler à qui que ce soit de ma destination. Mes domestiques vont certainement penser que je suis allé à Paris, où j'ai souvent l'occasion de me rendre...

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— ... pour affaires.

La jeune fille hocha la tête d'un air entendu.

— J'ai l'intuition que ce voyage en Egypte n'est pas un voyage d'agrément non plus. Je ne serais ; pas étonnée que vous ayez une tâche importante à accomplir là-bas...

Rex laissa échapper un rire sarcastique.

— Tiens donc ! lança-t-il. Je me demande bien ; sur quoi vous vous basez pour lancer de pareilles affirmations !

Il marqua une pause avant de demander avec une ironie appuyée :

— Et quelles sont les tâches qui m'appellent en Egypte, à votre avis ?

La jeune fille réfléchit pendant quelques instants avant de déclarer :

— Je pense que vous êtes chargé d'une mission diplomatique bien précise par une haute personnalité politique. Je ne serais pas étonnée que ce soit le Premier ministre lui-même qui vous ait demandé de faire ce voyage.

Cette fois le marquis ne pensait plus à rire.

— Comment diable avez-vous pu en arriver à une telle conclusion ? Il faut que vous lisiez dans mes pensées !

— Il m'arrive parfois, en effet, de deviner ce que les gens pensent. Par exemple, avant même qu'ils n'ouvrent la bouche, je sais instinctivement s'ils sont bons ou méchants...

Son joli visage se tendit.

— J'ai tout de suite compris que le comte était un homme *cruel*, dur, malfaisant, sadique...

— Et moi, comment me voyez-vous ?

— Oncle Rex, vous êtes un véritable gentleman ! Vous êtes bon, compréhensif et vous ne pouvez supporter ni la cruauté ni la violence.

Sidéré, Rex demeura pendant quelques instants sans voix.

— Incroyable ! s'exclama-t-il enfin. Je vais emmener une petite sorcière en Egypte avec moi !

Délia laissa échapper un rire léger.

— Puisque nous allons en Egypte, il faut croire au troisième œil. On disait que les pharaons en avait un au milieu du front... Cela leur permettait de voir les choses avec beaucoup plus d'acuité et de ne jamais se tromper lorsqu'ils prenaient une décision.

— Dommage que nous n'ayons pas un troisième œil !

Délia porta la main à son front.

— Qui sait? Il est peut-être là, bien caché... Et nous devrions l'utiliser une fois arrivés en Egypte. Mais pour vous aider au maximum, il faudrait que je sache pour quelle raison vous allez là-bas, et aussi pourquoi vous avez besoin d'un interprète.

— Je vous dirai cela plus tard. Pour l'instant, ma petite Délia, vous me faites presque peur !

— Peur?

— Je vous prenais pour une petite oie blanche naïve, et je découvre avec stupeur que vous ne l'êtes pas du tout !

— Et pourquoi le serais-je, oncle Rex? demanda Délia avec indignation.

— Parce que toutes les jeunes filles de votre âge le sont.

— Il ne faut jamais faire de généralités.

— Je m'en aperçois, admit le marquis. Et je ferai amende honorable... Sachez, mademoiselle ma nièce, que je n'ai jamais vu une jeune personne aussi intelligente que vous. C'est bien simple, j'ai peine à en croire mes yeux et mes oreilles !

— Si cela vous ennuie que je parle comme je viens de le faire, je peux très bien me cantonner dans mon rôle de petite fille un peu simplette. Mais vous risquez de trouver cela très vite agaçant.

— Non, non, surtout pas ! Soyez vous-même, je vous en prie, Délia !

Il esquissa un sourire quelque peu cynique.

— J'avoue cependant être fort étonné d'avoir ce genre de conversation avec une femme — sur tout une femme qui a l'air d'avoir quinze ans !

La jeune fille eut un rire cristallin.

— Au moins, vous n'allez pas trop vous ennuyer en ma compagnie — du moins je l'espère! Maintenant, dites-moi où nous allons.

— Directement à bord de mon yacht. Je ne veux pas que les domestiques de mon hôtel particulier vous voient. Car si votre père pense que vous êtes partie avec moi, il ira immédiatement enquêter à mon domicile londonien.

— Probablement!

— Les domestiques en disent toujours trop. Je me méfie beaucoup d'eux! Je sais qu'un groom attend sur le quai où est amarré le *Neptune* pour emmener l'attelage à l'écurie... Ce groom ne doit vous voir à aucun prix !

— Ce sera difficile ! Mais comment faire ?

— La nuit commence à tomber, ce qui nous arrange... Vous descendrez de voiture deux ou trois cents mètres avant d'arriver au

yacht. Cela m'ennuie beaucoup de vous laisser seule — mais le moyen de faire autrement? Je confierai mon phaéton au groom et lui dirai de partir immédiatement... Comme cela il ne vous verra pas et ne pourra rien raconter aux autres domestiques.

Délia hocha la tête.

— Très bien. J'attendrai qu'il soit parti pour courir jusqu'à votre yacht.

— Je vous attendrai sur le quai, tout en vous surveillant de loin.

Le marquis arrêta sa voiture à environ quatre cents mètres de l'endroit où se trouvait amarré son bateau.

— Vous voyez les lumières du *Neptune*, là-bas ?

— Oui... oncle Rex.

— Dès que vous verrez le phaéton s'éloigner, vous pourrez venir me rejoindre.

Avec ses cheveux tombant sur ses épaules, Délia avait l'air d'une petite fille.

— Surtout, ne parlez à personne ! dit encore le marquis.

— Pas de danger !

— Et si par hasard quelqu'un vous adressait la parole, vous n'aurez qu'à dire que votre père marche juste devant...

— Vous pensez à tout !

— Vous n'avez pas peur ?

Elle hésita avant de répondre :

— Non. Enfin, pas beaucoup...

Puis, avec une pointe d'angoisse, elle demanda :

— Vous n'allez pas disparaître? Car si je me retrouvais toute seule sur un quai de Londres, : alors là oui, j'aurais vraiment peur!

— N'ayez crainte, je ne serai pas bien loin.

Le marquis avait mis ses chevaux au pas.

— Descendez ici.

Sans même attendre que les chevaux s'arrêtent, la jeune fille sauta d'un bond léger à terre.

Assis sur une borne d'amarrage, un groom attendait la voiture.

— Bonsoir, milord!

— Ah, vous êtes là, Joe ! fit le marquis en arrêtant ses chevaux. Parfait !

— Mais vous avez des bagages, milord! s'exclama le groom en avisant la petite malle et les deux valises de Délia. Je croyais que votre valet les avait apportés à bord de votre yacht pendant la journée !

— Oui, bien sûr. Mais j'ai fait quelques achats, prétendit le marquis.

— Je vais appeler des marins pour qu'ils se chargent de tout cela.

— Non, non, laissez, Joe ! Ne perdez pas de temps. Je préfère que vous vous occupiez des chevaux. Ils sont fatigués, il faut les

ramener tout de suite au pas à l'écurie et leur donner à manger et à boire.

On ne discutait pas les ordres du marquis d'Harlington. Aussi, après avoir posé sur le quai les bagages de Délia, Joe sauta dans le phaéton et mit les chevaux au pas comme son maître le lui avait demandé.

La voiture s'était déjà éloignée quand Délia arriva en courant de toute la vitesse de ses jambes.

Le marquis lui adressa un sourire.

— Jusqu'à présent, tout va bien ! Il ne me reste plus qu'à présenter ma charmante nièce au capitaine du *Neptune*... Puis nous appareillerons.

3

— Cette fois, comme vous pourrez le constater, capitaine, je ne voyagerai pas seul, dit le marquis au capitaine du *Neptune*. J'ai invité ma nièce, mademoiselle Délia d'Harlington, à m'accompagner.

— Bienvenue à bord, mademoiselle d'Harlington, dit le capitaine en s'inclinant devant Délia.

— Bonsoir, monsieur, fit-elle timidement — exactement comme l'aurait fait une petite fille.

— Les voyages forment la jeunesse, prétendons ! lança le marquis en se dirigeant vers un vaste salon décoré avec beaucoup de goût.

Délia admira les profonds fauteuils, les gravures marines et les tables en acajou verni serties de baguettes de cuivre.

Le capitaine, qui les avait suivis, attendit les instructions du marquis.

— Tout d'abord, j'aimerais que nous larguions immédiatement les amarres, capitaine, lui dit ce dernier.

— Bien, milord. Ce sera facile car le *Neptune* est prêt à appareiller comme vous l'avez demandé.

— Parfait. Je souhaiterais ensuite que l'on nous serve à dîner.

— Je vais tout de suite prévenir le cuisinier, milord. Je suis sûr qu'il a déjà préparé des canapés au foie gras et mis une bouteille de champagne à rafraîchir.

Après le départ du capitaine, Délia sourit.

— Je ne suis pas fâchée que vous ayez demandé qu'on nous serve quelque chose à manger, oncle Rex. Je meurs de faim !

Le marquis sourit.

— A votre âge, mon enfant, c'est une bonne maladie, comme l'aurait dit ma Nanny !

— C'est que je n'ai rien mangé depuis hier midi !

— Vous n'avez pas dîné ? s'étonna Rex.

— Après ce que venait de m'apprendre mon père, j'en ai été incapable. Ce matin, j'étais toujours tellement bouleversée que je n'ai pas pris de petit déjeuner...

— Et quand je pense que nous ne nous sommes même pas arrêtés pour déjeuner ! Ma pauvre enfant, je comprends que vous soyez affamée ! J'espère que le cuisinier du *Neptune* nous a préparé de bons petits plats. C'est un artiste en son genre. Il est français — c'est tout vous dire !

Les machines bourdonnaient déjà sous leurs pieds. Puis le grand yacht se détacha lentement du quai.

Délia joignit les mains.

— Nous partons ! Bientôt nous serons en mer ! Je n'ai plus rien à craindre et j'ai envie de sauter de joie... Merci, merci !

Un steward ne tarda pas à leur apporter une bouteille de champagne dans un seau à glace en argent ainsi qu'une assiette de canapés au foie gras.

Lorsque le marquis tendit une coupe de champagne à la jeune fille, elle la refusa.

— Non, merci.

— Vous n'aimez pas le champagne ? s'étonna-t-il.

— Il m'est arrivé d'en boire quelquefois et j'ai trouvé cela très bon.

— Dans ce cas...

Délia lui adressa un sourire ironique.

— Oncle Rex, je n'ai que quatorze ans ! A mon âge, on ne boit pas d'alcool.

— Seigneur ! Où ai-je la tête ? bougonna le marquis, à la fois amusé et confus. Offrir du champagne à une petite fille... Je suis vraiment en dessous de tout !

Tout en se dirigeant vers la porte, il déclara :

— Je vous laisse seule un instant. Il faut que j'aille expliquer la situation à Hutton, mon valet. Comme je vous l'ai déjà dit, je crois, il sera le seul à connaître votre véritable identité. Je veux le mettre au courant avant que des membres de l'équipage ne lui apprennent que je suis arrivé en compagnie de ma nièce...

— Il serait en effet assez fâcheux qu'il réponde que vous n'en avez pas !

— Je le crois suffisamment discret pour ne pas commettre d'impairs, mais sait-on jamais ?

Tout en se hâtant dans les coursives, Rex se demandait comment sa soi-disant nièce allait supporter le voyage.

Il avait à deux ou trois reprises emmené des dames en croisière et s'en était toujours repenti. Ou bien elles avaient eu le mal de mer et étaient restées enfermées dans leur cabine pendant toute la durée de la traversée. Ou bien elles n'avaient cessé de regretter Londres, ses lumières et ses fêtes...

— Que c'est ennuyeux d'arpenter le pont en contemplant l'horizon... se plaignaient-elles.

Après cela, le marquis s'était juré de ne plus jamais inviter une femme à bord du *Neptune*.

«Et me voilà avec une jeune fille de dix-huit ans! Pourvu que sa compagnie ne soit pas trop pesante... Pourvu, aussi, que personne n'apprenne que j'ai été seul avec elle à bord, sans le moindre chaperon ! Sa réputation serait perdue et je serais forcé de l'épouser... Il faut que je sois extrêmement prudent ! »

Le marquis trouva son valet dans sa cabine. Celle-ci, qui était précédée d'un petit salon et d'un bureau, formait en réalité un véritable appartement.

Hutton était en train de suspendre les vêtements de son maître dans les placards en acajou.

Ce petit homme d'une quarantaine d'années avait suivi le marquis un peu partout dans le monde : en Afrique, en Amérique et jusqu'aux Indes ainsi qu'en Malaisie.

Lorsque le Premier ministre ou le secrétaire d'État aux Affaires étrangères confiait au marquis d'Harlington une mission secrète — et souvent dangereuse —, son fidèle valet l'accompagnait. Le marquis s'en était toujours bien trouvé! En Russie, Hutton ne lui avait-il pas sauvé la vie en le poussant de côté juste au moment où une balle sifflait à ses oreilles? Aux confins de l'Arabie, c'était la lame recourbée d'un poignard dont il avait réussi à dévier la trajectoire...

— Bonsoir, milord ! Vous êtes arrivé beaucoup plus tôt que prévu...

— Je suis resté moins longtemps que je ne le pensais air château. Je suis allé rendre visite à lord Durham, le lord-lieutenant, et figurez-vous, Hutton, que j'ai découvert qu'il battait sa fille!

— Cela ne m'étonne pas, milord.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je l'ai vu faire preuve d'une telle brutalité envers ses chevaux... Quand un homme est violent, milord, il l'est avec les animaux comme avec les êtres humains.

— Hum!

— Lady Durham, qui n'était autre que la fille du duc de Southern, était charmante et tout le j monde chantait ses louanges. En revanche, je n'ai j pas souvent entendu dire du bien de lord Durham !

— Hum!

Après un silence, le marquis demanda :

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais raconté : qu'il maltraitait ses chevaux?

— A quoi bon ? Milord avait déjà assez de complications au domaine !

— Figurez-vous, Hutton, que lord Durham voulait obliger sa fille à épouser un homme qu'elle détestait.

Hutton attendit la suite.

— La pauvre enfant s'est enfuie... ajouta le marquis. Je l'ai emmenée avec moi et elle se trouve maintenant à bord du *Neptune* !

Le valet haussa les sourcils mais demeura silencieux.

— Vous ne dites rien, Hutton ?

— Après tous les ennuis que vous avez eus avec des femmes à bord, milord, je m'étonne que vous ayez envie de renouveler l'expérience ! déclara le valet avec son franc-parler habituel. Mais je suppose que vous savez ce que vous faites, milord !

— Naturellement! Je sais aussi que, si l'on découvre que j'ai emmené Mlle Durham en croisière à bord de mon yacht, je serai obligé de l'épouser... Aussi, je compte sur vous pour m'aider à ce que tout cela ne s'ébruite pas, Hutton.

— Je ne demande pas mieux, milord, mais...

— Nous nous rendons en Égypte, Hutton. N'en parlez encore à personne... Même le capitaine n'est pas au courant. Je lui ai simplement demandé de mettre le cap sur Gibraltar.

— Milord sait qu'il peut compter sur mon entière discrétion. Quant à la fille de lord Durham...

— Elle est censée être ma nièce, Délia d'Harlington.

Le valet réfléchit pendant quelques instants.

— Personne à bord n'a jamais eu l'idée de consulter votre arbre généalogique, milord, j'en mettrais ma main au feu! Mais les personnes du service diplomatique britannique que vous aurez l'occasion de voir en Egypte seront peut-être plus au courant...

— J'avais demandé au Premier ministre de me trouver un interprète en arabe. En si peu de temps, ses services n'ont rien pu faire...

— Voilà qui est fâcheux !

— Je commençais à désespérer... jusqu'à ce que j'apprenne que Mlle Délia parle arabe!

— Est-ce possible ?

— C'est du moins ce qu'elle prétend... et je la crois.

De nouveau, Hutton haussa les sourcils.

— Elle a presque dix-neuf ans, reprit le marquis, mais nous dirons qu'elle en a seulement quatorze. Personne ne doit soupçonner qu'elle est; plus âgée.

— Milord! Vous voulez faire passer pour une adolescente une jeune fille en âge d'être mariée ? demanda Hutton avec incrédulité.

— Attendez de la voir... Je parie que vous aurez i une surprise ! Elle va occuper la cabine qui se trouve juste en face de la mienne.

— Bien, milord.

— J'ai déjà demandé qu'on y apporte ses bagages. Vous suspendrez vous-même ses vêtements...

— Bien, milord.

— Nous venons d'acheter tout un trousseau destiné à une adolescente.

— J'espère qu'elle est prête à jouer ce rôle ! fit Hutton d'un air peu convaincu.

— Oh, tout à fait !

— J'espère aussi qu'elle parle arabe assez bien pour pouvoir vous aider, milord !

— Nous verrons cela.

— Honnêtement, cela m'étonnerait ! fit le domestique entre haut et bas.

Le marquis feignit de ne rien avoir entendu.

— Pour le moment, Hutton, je compte sur vous pour que personne n'ait le moindre soupçon. , Mlle Délia d'Harlington n'est autre que ma nièce, ' une enfant de quatorze ans.

Le valet soupira.

— Je ferai de mon mieux, milord. Tout ce que j'espère, c'est que votre nièce joue son rôle convenablement.

— Je lui fais confiance.

Là-dessus, le marquis alla se laver les mains dans sa petite salle de bains. Lorsqu'il en sortit, il fut très surpris d'apercevoir Délia en train de défaire ses valises dans la cabine d'en face.

— J'avais demandé à Hutton, mon valet, de s'occuper de cela, lui dit-il. Puisque vous êtes ici, venez donc faire sa connaissance.

— Volontiers. Quelle jolie cabine vous m'avez donnée! Je vais être très bien là... Et je vois que j'ai beaucoup de placards et de tiroirs pour ranger mes vêtements tout neufs.

Le marquis sourit.

— L'expérience m'a appris que les femmes n'ont jamais assez de place pour suspendre leurs robes.

— Je ne vous ai pas encore remercié comme il convenait pour toutes ces toilettes !

— Vous me remercirez en les portant.

- Il va falloir que je me change pour le dîner...
- Pas ce soir, vous n'en aurez pas le temps: nous allons nous mettre à table dans cinq minutes.
- Tant mieux! Savez-vous, oncle Rex? J'ai de plus en plus faim ! Le marquis éclata de rire.
- Avant de passer à table, venez faire la connaissance de Hutton.

Le valet, qui était en train de ranger des vêtements dans un tiroir, se redressa à leur entrée.

— Hutton, je viens de trouver Mlle Délia dans sa cabine, dit le marquis. Je lui ai dit que vous seriez sa femme de chambre, sa Nanny... etc. !

Délia tendit la main au fidèle valet.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, Hutton. Milord m'a beaucoup parlé de vous...

— Et milord vient de me parler de vous, mademoiselle Délia. Apparemment, il a eu beaucoup de chance en vous trouvant.

— C'est moi qui ai eu de la chance ! Il a été si gentil, si compréhensif... Et je suis ravie de me trouver à bord de ce superbe yacht.

— A bord de ce superbe yacht, comme vous dites, coupa le marquis, il y a également un cuisinier exceptionnel! J'ai hâte de faire honneur à mon dîner.

— Moi aussi, dit la jeune fille.

Avant de quitter la cabine du marquis, elle adressa un sourire à Hutton.

— Milord m'a dit que vous allez défaire mes bagages. Je vous en remercie à l'avance.

— Laissez-moi faire, mademoiselle Délia !

La jeune fille rejoignit en courant le marquis qui se hâtait dans les coursives. Elle glissa sa main dans la sienne.

— Votre valet a l'air de sortir d'un livre !

— Comment cela?

— Il est tellement étonnant, il a tellement de personnalité que... qu'il n'a pas l'air vrai!

Rex éclata de rire.

— Quelle étrange réflexion... Mais à vrai dire, vous n'avez pas tort. Hutton a beaucoup de personnalité! Il est à mon service depuis de nombreuses années et j'ai en lui une confiance absolue.

— Voilà un très beau compliment. J'aimerais que vous puissiez en dire un jour autant à mon sujet.

— Je le dirai si vous parvenez à m'aider comme je le souhaite une fois que nous serons arrivés à destination.

— J'espère que j'en serai capable. Ce sera ma manière de vous

rembourser ce voyage... et tous les vêtements que vous m'avez offerts !

Deux stewards les attendaient dans la salle à manger attenante au salon. Ils leur servirent un délicieux gratin de fruits de mer, puis des escalopes à la crème. Un gâteau au chocolat couronna cet excellent dîner.

Le marquis et sa «nièce» se retirèrent ensuite au salon. En parfaite jeune fille de bonne famille, Délia se mit en devoir de servir le café.

— Vous n'en prenez pas? demanda Rex lorsqu'il s'aperçut qu'elle n'avait rempli qu'une seule tasse.

— A mon âge, je ne suis pas censée boire de café, déclara-t-elle avec une pointe de regret.

— Bah ! Votre vieil oncle vous permet quelques folies ! Offrez-vous donc un petit café, Délia.

— Merci, oncle Rex, dit la jeune fille qui s'empressa de se servir à son tour.

Un peu plus tard, en voyant le marquis se lever pour prendre une bouteille de cognac dans le petit bar en acajou, elle ne put s'empêcher de pouffer.

— Un peu de café, soit... mais je n'ai pas l'intention de toucher au cognac !

— De toute manière, je n'allais pas vous en proposer, mademoiselle ma nièce, fit le marquis d'un ton faussement grondeur.

La jeune fille sourit.

— Quel excellent repas nous venons de faire! J'en ai apprécié chaque bouchée. Je crois bien n'avoir jamais eu aussi faim de ma vie!

— Nous aurions pu nous arrêter dans une auberge en cours de route, mais je me suis dit que ce ne serait pas très raisonnable...

— Non, en effet ! Les aubergistes et leurs domestiques auraient remarqué votre phaéton et ces quatre splendides pur-sang.

— Forcément...

— Et si mon père envoie des détectives enquêter un peu partout, ceux-ci auraient vite appris ' que le marquis d'Harlington ne voyageait pas seul.

— J'espère que votre père ne réussira pas à découvrir que nous sommes partis ensemble.

— De toute manière, nous sommes désormais hors d'atteinte !

— Maintenant que nous sommes seuls, je vais vous parler de notre voyage.

— Je vous écoute.

— Nous irons tout d'abord à Alexandrie, puis à Port-Saïd.

— A Port-Saïd? Nous verrons donc le nouveau canal que font construire les Français dans l'isthme de Suez ?

— Vous êtes au courant de cela ?

— Naturellement. On parle souvent dans les journaux de ces travaux gigantesques mis en œuvre par le vicomte de Lesseps. Les Anglais ne voulaient rien savoir au début...

— En effet, fit le marquis entre haut et bas.

— Je les soupçonne de regretter maintenant de ne pas avoir pris part à la construction de ce canal qui leur ouvre la porte des Indes.

Le marquis était de plus en plus surpris.

— Vous en savez des choses, ma petite nièce! Et quand je pense que je ne vous ai pas encore fait part du véritable but de notre voyage...

— Non. Mais je ne serais pas étonnée d'apprendre que cela ait quelque chose à voir avec ce fameux canal! Lorsque j'étais en pension à Paris, les jeunes Françaises en étaient très fières. Elles disaient que les Anglais avaient été opposés à cette idée depuis le début...

D'un air pensif, elle murmura :

— Je parie qu'ils ont maintenant fait amende honorable... Et qu'ils aimeraient trouver le moyen d'acheter une bonne partie des actions de la *Compagnie universelle du canal maritime de Suez*.

— Délia, vous êtes une véritable petite sorcière !

— Je crois bien que vous me l'avez déjà dit.

Le ravissant visage de la jeune fille s'assombrit.

— Il paraît que de nombreux esclaves ont travaillé comme des bêtes de somme à la construction de ce canal. Les Britanniques ont protesté, disant qu'au nom de l'humanité et de la justice il ne pouvait plus être question d'employer des esclaves. Ceux-ci ont été assez rapidement remplacés par des ouvriers attirés par un bon salaire.

— Mais comment pouvez-vous savoir autant de choses, Délia?

— Je me suis toujours intéressée à ce qui se passait dans le monde.

Avec un sourire, elle ajouta:

— Et comme je vous l'ai dit, les pensionnaires françaises parlaient souvent du canal de Suez et du vicomte Ferdinand de Lesseps.

— Vous êtes étonnante... La plupart des jeunes filles de votre âge ne pensent qu'à danser, à s'amuser, à porter de jolies robes... et à attirer dans leurs filets un beau parti !

— Vous êtes très cynique.

— Lucide, dirais-je.

— Cynique! insista Délia. Mais vous avez tort d'avoir peur des femmes, oncle Rex.

Médusé, le marquis demeura pendant quelques instants sans voix.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il enfin.

— Vous m'avez appris — je m'en souviens parfaitement — que vous deviez fuir une femme qui voulait vous épouser.

- C'est exact, admit-il d'un air sombre.
- Je vous ai également entendu faire de temps en temps des réflexions assez amères au sujet des personnes du sexe opposé.
- Ma foi...
- Vous avez tort de penser que les femmes sont toutes les mêmes. Vous avez tort, également, de les considérer comme des ennemies.

Rex se demanda s'il avait bien entendu.

«Est-il possible que cette petite fille me parle.. comme le ferait ma grand-mère ? »

A voix haute, il déclara :

— Vous m'étonnez, Délia... Comment se fait-il que vous ayez acquis autant de sagesse à un âge si tendre ?

— Ma mère m'a appris à étudier les gens, un peu de la même façon qu'on étudie un livre. Quand j'étais en pension, j'essayais toujours d'analyser le comportement de mes condisciples ou des professeurs.

— Et aujourd'hui, c'est moi qui suis sur la sellette ?

La jeune fille parut confuse.

— Ne vous fâchez pas, je vous en prie! J'ai parlé sans réfléchir, comme si je vous connaissais depuis longtemps, et je me rends compte un peu tard que j'ai eu tort.

— Pas du tout. N'hésitez pas à me dire ce que vous pensez ! Si nous devons travailler ensemble, il faut que nous puissions nous exprimer avec la plus grande franchise.

Il marqua une pause avant de poursuivre.

— Cela m'a étonné, je l'avoue, de vous découvrir une telle perspicacité, un tel sens de l'observation...

— Je n'aurais pas dû vous parler sans détour alors que je vous connais à peine. Mais j'étais si contente de voir le bateau partir que... que j'ai abordé les obstacles avec un peu d'avance.

Rex sourit.

— Pour parler ainsi, il faut que vous soyez une véritable cavalière.

— J'adore monter à cheval.

— Je vois que nous allons voir de nombreux sujets de conversation au cours de ce voyage.

— Je l'espère bien !

Songeur, le marquis contempla sa «nièce». A la lueur des bougies, elle paraissait plus jolie que jamais, avec ses cheveux d'or tombant librement sur ses épaules, simplement attachés par un ruban en faille rose assorti à celui qui lui tenait lieu de ceinture.

«Incroyable! pensa-t-il. Moi qui ai toujours trouvé le bavardage féminin fort insipide, voilà que je m'intéresse à tout ce que dit cette

enfant ! »

A voix haute, il déclara :

— Vous parliez tout à l'heure du troisième œil. Serait-ce ce troisième œil que vous employez lorsque vous analysez les gens qui vous entourent ?

— Je le suppose. Ce que les Égyptiens appelaient le troisième œil n'est rien d'autre, en fait, que de la clairvoyance, de la lucidité, de la psychologie... bref, appelez cela comme vous voulez ! Mais c'est ce qui nous permet de savoir si les gens disent la vérité ou s'ils mentent, s'ils sont nos amis... ou nos ennemis !

— Comment pouvez-vous être à ce point intuitive ? Tenez-vous cela de vos parents ?

— Mon père n'a jamais eu aucune intuition. En revanche ma mère en avait énormément ! Dès le premier coup d'œil, elle savait si elle pouvait se fier ou non à une personne.

— Vous aussi ?

— En général, oui.

— Vous savez beaucoup de choses pour une jeune fille de votre âge. Délia, vous êtes un véritable phénomène !

La jeune fille éclata de rire.

— Je vous en prie, oncle Rex, ne me traitez pas de phénomène ! Ce n'est pas gentil...

— Il s'agissait d'un compliment.

— Croyez-vous à la réincarnation ? demanda-t-elle soudain. Il s'agit d'une conviction bien établie dans la plupart des pays orientaux.

— Je le sais. Plusieurs personnes qui ont vécu aux Indes ou en Asie m'en ont parlé...

— Voyez !

— Que cherchez-vous exactement à me dire ?

Il eut un sourire moqueur avant d'ajouter :

— Que vous étiez une princesse égyptienne dans une autre vie, et que c'est pour cela que vous n'avez eu aucune difficulté à apprendre l'arabe ?

— Peut-être... Tout est possible !

— Hum !

— Vous ne semblez guère convaincu. Et pourtant des millions de gens, sur cette terre, espèrent que leur vie future sera meilleure que leur vie actuelle.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Je vous avouerai que je n'en sais rien ! Mais j'ai l'impression que je peux vous parler tout à fait librement. Vous êtes tellement différent des messieurs que reçoit mon père ! Jamais je n'aurais pu avoir une conversation de ce genre avec eux.

Elle examina le marquis d'un air pensif avant de déclarer avec

gravité :

— Dans cette vie — ou dans une vie précédente —, vous avez dû réaliser des exploits extraordinaires ! Et cela vous donne une espèce d'aura.

De plus en plus médusé, Rex haussa les sourcils.

— Par exemple !

— Je ne pense pas me tromper, insista la jeune fille. Vous avez dû frôler la mort de près.

— Quelle stupéfiante conversation ! On ne vous donnerait même pas quatorze ans, vêtue et coiffée comme vous l'êtes... Et vous vous exprimez comme un vieux sage !

Délia sourit en se levant.

— Un vieux sage, moi? Peuh! Je ne suis que votre nièce, oncle Rex.

— Ma nièce...

Elle éclata de rire.

— Oui, une petite pensionnaire de quatorze ans dont vous avez eu la bonté de bien vouloir vous charger...

A mi-voix, elle ajouta:

— Merci pour toute votre gentillesse. Merci de m'avoir sauvée des griffes du comte... Et merci de m'avoir emmenée avec vous.

Elle lui fit une petite révérence et, plus haut, lança :

— Bonsoir, mon oncle. Passez une bonne nuit !

L'instant d'après, elle avait disparu.

«Seigneur! Je me demande si je ne rêve pas!» se dit le marquis.

Dès le premier jour du voyage, les membres de l'équipage furent conquis par Délia.

Le marquis avait demandé au capitaine de n'engager que des marins d'un certain âge.

— Étant donné que je n'aurai malheureusement pas l'occasion d'utiliser mon yacht aussi souvent que je le souhaiterais, des jeunes risqueraient de s'ennuyer s'ils devaient rester trop longtemps au port.

Le capitaine avait abondé dans son sens.

— Vous avez entièrement raison, milord. Ah, je vois d'ici ce qui se passerait ! Ils iraient tous les soirs dans les tavernes ou les pubs, ils boiraient trop, il y aurait des bagarres... et tout cela se solderait par une quantité d'ennuis pour moi !

Les marins du *Neptune*, qui avaient tous dépassé la quarantaine, étaient pour la plupart de bons pères de famille qui ne songeaient pas à gaspiller leur paie en pintes de bière.

Comme ils prenaient tous Délia pour une petite fille, ils la traitaient paternellement et cherchaient à la distraire. Le cuisinier lui-même, avec lequel ; Délia allait souvent parler en français, lui sculpta un jour un ours en glace au chocolat assis dans une jatte de crème à la vanille. Une autre fois, elle eut droit à un cygne en pain d'épice.

Même si la prétendue nièce du marquis n'était plus une enfant, toutes ces attentions la ravissaient.

— Comme je suis gâtée ! s'exclama-t-elle.

Elle appréciait chaque minute du voyage. Le matin, elle se levait de bonne heure — bien avant le marquis —, et courait sur le pont rejoindre le capitaine qui lui expliquait comment lire les cartes marines.

Après avoir longé les côtes françaises, puis celles d'Espagne et du Portugal, le *Neptune* fit une première escale à Gibraltar.

— Allons visiter le *penon*, comme disent les Espagnols, dit le marquis.

Délia fut enchantée par tout ce qu'elle vit. Elle admira les vitrines mais ne réclama rien — sinon quelques rubans bleus pour ses cheveux. Et lorsqu'elle les noua de chaque côté de sa tête, elle parut plus enfant que jamais...

Une fois l'approvisionnement du bateau terminé, le marquis ne jugea pas utile de s'attarder plus longtemps à Gibraltar.

— D'autant plus qu'une seconde escale est prévue à Malte, dit-il à Délia.

— Gibraltar, Malte... Comme c'est agréable de voyager ! s'exclama la jeune fille.

— Vous dites cela parce que vous avez de la chance de ne pas avoir le mal de mer.

— En effet, j'ai beaucoup de chance en ce moment...

Elle lui sourit.

— Grâce à vous, mon oncle !

Une fois arrivés à Malte, ils allèrent se promener. Cette fois encore, Délia contempla les vitrines avec intérêt, mais elle ne chercha pas à se faire offrir de cadeaux.

«Je n'ai jamais vu une femme aussi discrète ni aussi raisonnable, pensa le marquis. Une autre s'attendrait à ce que je la couvre de présents ! »

Il s'arrêta dans une librairie et acheta une douzaine de livres récemment parus pour la bibliothèque du yacht — une bibliothèque déjà bien fournie où Délia, qui était une lectrice assidue, passait de longues heures.

En revenant au port après avoir flâné en ville, ils trouvèrent un homme assis en tailleur sur le quai devant le *Neptune*.

— Milord! appela-t-il.

— Oui ? Que voulez-vous ?

L'homme ouvrit un sac d'un air mystérieux.

— J'ai de très beaux bijoux anciens à vendre...

— Vraiment? Montrez toujours...

L'homme les suivit sur le pont et étala sur une pièce de velours des bijoux qui, à première vue, paraissaient exceptionnels.

— D'où tenez-vous ces magnifiques bijoux? demanda le marquis.

— Ils m'ont été légués par une comtesse italienne, dit le Maltais. J'aurais souhaité les garder, mais je suis obligé de les vendre parce que ma femme est malade et que mes enfants ont faim.

«Ce n'est pas la première fois que j'entends ce genre d'histoire ! » se dit le marquis avec méfiance.

Il devait cependant admettre que ces bijoux anciens étaient de toute beauté. Il examina avec attention une broche en diamants qui devait avoir au moins cent ans.

— Je vois que milord est un connaisseur ! s'exclama le vendeur. Cette pièce d'orfèvrerie est l'une des plus belles que je possède.

— Combien en voulez-vous ?

Le Maltais hésita à peine.

— Étant donné que j'ai besoin d'argent, je suis prêt à vous la laisser pour cinq cents livres sterling, milord. Et vous ferez une affaire, vous pouvez me croire !

«Cinq cents livres sterling... C'est beaucoup pour une broche ! se dit le marquis. D'autant plus que je n'ai personne à qui l'offrir en ce moment... »

Son regard rencontra à ce moment-là celui de Délia. La jeune fille

ne disait rien, mais ses yeux étaient plus qu'éloquents.

« Surtout, n'achetez pas cette broche ! » semblait-elle lui dire.

Le marquis se tourna vers le vendeur.

— Cette pièce d'orfèvrerie m'intéresse, mais j'aimerais avant cela la montrer à un bijoutier de La Valette en qui j'ai toute confiance. Il me dira si je fais vraiment une bonne affaire !

— Vous en faites une, milord. Vous en avez ma parole ! Inutile de consulter un bijoutier...

Sans tenir compte de l'interruption, le marquis poursuivit :

— Vous viendrez voir cet expert avec moi. S'il me dit que cette broche est authentique, je vous remettrai immédiatement un chèque de cinq cents livres sterling.

Se tournant vers Délia, il ajouta :

— Vous nous accompagnerez, mon enfant. Allez chercher un chapeau: le soleil est très chaud à cette heure-ci. Quant à moi, il faut que j'aie prendre mon carnet de chèques.

A l'adresse du Maltais, il déclara :

— Nous revenons tout de suite.

— Bien, milord.

Rex attendit d'être dans le couloir qui menait aux cabines pour demander à la jeune fille :

— Qu'avez-vous essayé de me faire comprendre ? Que cette broche était fausse ?

— Exactement!

— Comment pouvez-vous le savoir? Vous y connaissez-vous en bijoux anciens ?

— Très peu. Mais je pense que si la monture est ancienne, les diamants sont faux.

Le marquis se dit que Délia cherchait à se faire : valoir en prétendant s'y connaître en pierres précieuses.

«Et sans même les avoir regardées de près! Cela me semble un peu gros... Un expert aurait besoin de s'armer d'une loupe avant de rendre son verdict ! »

La jeune fille sourit, imperturbable.

— Mon troisième œil m'a dit que cet homme n'était qu'un charlatan.

— C'est ce que nous saurons bientôt, dit le | marquis en glissant son carnet de chèques dans sa poche.

La jeune fille alla se coiffer d'une capeline ornée de longs rubans et le suivit sur le pont.

Beau joueur, Rex éclata de rire en voyant que le f Maltais avait disparu.

— Ma foi... Vous aviez raison, Délia! Je me rends compte que vous allez m'être encore plus j utile que je ne le pensais. Grâce à vous,

je viens d'économiser cinq cents livres !

— Il faut se méfier des aigrefins de ce genre qui racontent des histoires extravagantes pour soutirer un peu d'argent aux naïfs...

Le marquis demeura silencieux.

« En ce moment, c'est moi le naïf ! se dit-il, assez penaud. Ma sois-disant nièce est par moments beaucoup plus avisée que moi... »

A voix haute, il proposa :

— Si nous retournions nous promener en ville ?

— Volontiers.

Ils virent de nombreux mendiants ainsi que des marchands ambulants, mais le vendeur de bijoux n'était nulle part en vue...

— Il faudrait quand même que je vous fasse un cadeau, dit Rex en arrivant dans une rue où se succédaient d'élégantes boutiques.

— Oh, non ! s'exclama la jeune fille.

Le marquis lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Pourquoi pas ?

— Voyons, oncle Rex ! Ce serait à moi de vous faire un cadeau : vous m'avez déjà donné tant de choses ! Mais comme je n'ai pas un penny...

— Si vous avez besoin d'argent, vous savez très bien qu'il vous suffit de m'en demander.

— Je ne peux pas vous acheter un cadeau avec votre propre argent ! protesta la jeune fille.

Après un instant de réflexion, elle enchaîna :

— Un jour, j'espère pouvoir vous offrir quelque chose qui vous fera vraiment plaisir... Ce sera ma manière de vous exprimer ma reconnaissance.

Le marquis sourit.

— Je suis sûr que votre présent m'enchantera. Mais pour le moment, c'est moi qui souhaite vous en faire un. Dites-moi ce que vous aimeriez...

Juste au moment où il disait cela, Délia aperçut dans une vitrine une robe du soir en précieuse dentelle ivoire. Chacun des motifs de la dentelle représentait une fleur dont les pétales étaient soulignés de diamanté.

— Cette robe est charmante ! s'exclama le marquis. Je suis sûr qu'elle vous irait très bien.

Visiblement tentée, la jeune fille hésita.

— Elle doit coûter une fortune !

— Il faut que vous soyez jolie pour dîner avec moi. N'aimeriez-vous pas posséder une aussi belle toilette ?

Vaincue, Délia murmura :

— Si elle n'est pas trop chère, je ne dirais pas non...

Le marquis sourit. En comparaison des cadeaux somptueux qu'il

avait offert à ses maîtresses, cette robe ne représentait pas grand-chose !

Ils entrèrent dans la boutique et Délia disparut dans l'un des salons d'essayage. Quand elle revint vêtue de la robe, Rex n'eut pas besoin de son troisième œil pour se rendre compte que cette toilette qui révélait les courbes de son corps parfait était faite pour elle !

En voyant le diamanté étinceler dans les lumières, il s'exclama :

— Que vous êtes jolie ! Vous avez l'air d'une étoile !

Le rire cristallin de Délia retentit.

— Merci, oncle Rex.

Il tint ensuite à lui offrir une robe d'après-midi.

— Je n'ai pas besoin de cela, murmura-t-elle, gênée. Vous m'avez déjà acheté suffisamment de vêtements à Londres.

— Je tiens à ce que ma nièce soit très élégante lorsque nous arriverons au Caire ! N'oubliez pas que, tout autant que moi, vous représentez la famille Harlington.

La jeune fille se remit à rire.

— Vous dites cela pour me mettre à l'aise ! J'aime les jolies robes, certes... mais je ne veux pas vous ruiner !

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Vous me rembourserez largement en effectuant votre travail d'interprète.

— Je l'espère !

La vendeuse leur proposa ensuite un chapeau assorti à la robe, puis une cape en velours.

— Nous prenons le tout, déclara le marquis. Pouvez-vous faire livrer cela à mon yacht, le *Neptune* ?

La vendeuse fit une petite révérence.

— Naturellement, milord.

Une fois leurs achats faits, Rex et Délia revinrent lentement vers le port.

— Aimerez-vous prendre un rafraîchissement à la terrasse de ce café ? proposa le marquis.

— Oh, oui ! Ce serait si amusant !

Ils s'installèrent à une table, à l'ombre d'un vaste parasol en toile.

— Lorsque j'étais en pension à Paris, je rêvais de m'asseoir ainsi à la terrasse d'un café pour regarder les gens passer... dit la jeune fille. C'est un spectacle sans cesse renouvelé ! On essaie d'imaginer qui sont ces passants, ce qu'ils vont faire, ce qu'ils pensent...

— Ne me dites pas que vous devinez *aussi* les pensées de parfaits inconnus !

— Non, bien sûr. Je me contente de les imaginer. Par exemple, voyez cet homme qui traverse la rue en fronçant les sourcils... Il semble avoir beaucoup de soucis !

— Dites-moi lesquels ! demanda le marquis, se prêtant au jeu.

— Il se dit peut-être qu'il devrait changer d'emploi. Ou bien il est fâché parce que les travaux qu'il a fait faire chez lui ont coûté beaucoup plus cher que prévu...

— Il est vrai que vous ne manquez pas d'imagination ! s'exclama le marquis avec amusement.

— Voyez ce mendiant... Il a tellement harcelé ce promeneur que celui-ci, pour s'en débarrasser, lui a remis quelques piécettes.

Le mendiant contempla les pièces avec une grimace avant de les mettre dans sa poche.

— Il juge que ce n'était pas assez ! s'écria Délia. Et le voilà qui cherche une autre victime...

Cette fois, il se mit à suivre avec persistance une élégante d'un certain âge qui, de guerre lasse, ouvrit elle aussi sa bourse. Sans perdre une seconde, il se précipita ensuite vers un monsieur bien mis.

— Il connaît son métier, déclara Délia avec une pointe d'admiration.

— Je suis sûr qu'il est là tous les jours !

— Un pauvre hère ayant vraiment besoin d'être secouru n'oserait pas ennuyer ainsi les gens.

— Probablement pas, admit le marquis, étonné ; j une fois de plus par la sagacité de la jeune fille.

Ils regagnèrent le *Neptune* juste au moment où un livreur apportait les robes qu'ils avaient achetées un peu auparavant.

— Vous êtes trop gentil de m'avoir offert ces superbes toilettes, dit Délia. Vous me donnez tant !

Avec un certain cynisme, le marquis se dit que d'ordinaire les femmes trouvaient tout à fait normal qu'il dépense beaucoup d'argent pour elles.

— Je suis fort ennuyée de ne pas encore avoir trouvé le moyen de vous rendre toutes vos bontés... reprit la jeune fille.

Il sourit.

— N'oubliez pas que vous m'avez fait économiser cinq cents livres sterling !

— C'est vrai... Mais vous auriez eu bien tort de donner une pareille somme à un homme qui vend des bijoux dans la rue. S'il était sérieux, il aurait une boutique !

— Il va falloir que je vous emmène partout avec moi pour que vous m'empêchiez d'être la victime des filous !

Délia lui adressa un sourire mutin.

— Oncle Rex, ne prétendez pas être si naïf ! Je sais parfaitement que vous n'auriez pas acheté cette broche sans la montrer à un expert !

— Quoi qu'il en soit, je suis assez confus de constater que c'est vous qui me protégez, alors que cela devrait être le contraire !

Lorsqu'ils quittèrent l'île de Malte, en fin d'après-midi, Délia demanda au marquis quelle serait leur prochaine escale.

— En principe, nous ne devrions plus nous arrêter nulle part avant d'arriver à Alexandrie. Mais je suppose que vous aimeriez voir Naples et la Grèce ?

— Oh, combien ! Cependant, comme vous avez hâte d'arriver en Égypte, peut-être serait-il préférable d'attendre le retour pour faire quelques escales en Grèce et en Italie ?

«Elle ne semble guère pressée de retrouver l'Angleterre, pensa le marquis. Quoi de surprenant? Elle ne sait pas où aller... Je ne pense pas qu'elle souhaite retourner chez un père aussi brutal ! »

A voix haute, il déclara :

— Coupons la poire en deux, comme disait ma Nanny...

Délia éclata de rire.

— Comme c'est drôle! La mienne employait exactement la même expression !

— Je propose que nous fassions une escale à l'aller et une au retour. Jouons à pile ou face, le hasard décidera pour nous !

Avant de lancer une pièce d'or en l'air, il dit:

— Pile pour Naples, face pour la Grèce...

La pièce tomba entre eux et Délia sauta de joie.

— Face! La Grèce... Comme je suis heureuse! J'ai toujours rêvé de visiter ce pays !

— J'espère que vous ne serez pas déçue.

— Comment pourrais-je l'être? J'ai lu de nombreux ouvrages au sujet de la Grèce et je me suis promis d'aller un jour voir Delphes.

Le marquis hésita.

— Si nous allons à Delphes, il nous faudra laisser le *Neptune* au Pirée...

— Le port d'Athènes !

— En effet. Il nous faudra ensuite louer une voiture... Cela va nous faire perdre au moins deux jours.

Délia réussit à cacher sa déception.

— Tant pis! Oublions Delphes...

— Bah! Nous pouvons nous permettre de prendre deux ou trois jours de vacances pour parfaire votre éducation.

— Si vous m'emmenez voir Delphes, vous me ferez un merveilleux cadeau... Un de plus !

Avec émotion, la jeune fille enchaîna:

— Grâce à vous, je vais donc pouvoir admirer le grand temple d'Apollon! Ce sera pour moi un précieux souvenir que je chérirai toute ma vie.

— Vous aurez peut-être l'occasion de revenir en Grèce.

La jeune fille ne répondit pas. Après un silence, le marquis reprit :

— Vous êtes assez raisonnable pour comprendre que vous devrez vous marier un jour ou l'autre.

Il hésita un instant avant d'enchaîner :

— Il ne faudra pas vous montrer trop difficile !

Délia se raidit.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pouviez pas supporter celui que votre père avait choisi pour vous... Soit! Mais il faut savoir affronter la réalité. Je crains fort que le prince charmant dont vous vous êtes probablement fait une image éthérée à partir de romans n'existe que dans vos rêves. Il vous faudra accepter celui que Dieu vous enverra un jour...

La jeune fille croisa les bras.

— Ah, cela vous va bien de me donner des conseils, oncle Rex! lança-t-elle avec impertinence. Et vous ? Vous m'avez dit que vous ne souhaitiez pas vous marier avant d'avoir au moins quarante ans !

— En effet.

— On ne doit pas attendre si longtemps pour fonder une famille quand on possède un beau nom, un beau titre et que l'on a des domaines à transmettre... Je suis sûre que les vôtres vous pressent d'avoir un héritier!

Le marquis demeura silencieux. Délia avait parfaitement compris quelle était sa situation !

— Bah! J'ai bien le temps d'avoir des enfants, grommela-t-il.

Il semblait soudain irrité.

— Les femmes m'ennuient très vite. Je n'ai aucune envie que ma vie devienne un enfer par la faute de la future marquise d'Harlington.

— Il y a beaucoup de femmes charmantes, même si vous refusez de l'admettre. Le jour où vous découvrirez celle qui vous est destinée, vous serez heureux.

— Allez-vous me dire que je ne le suis pas en ce moment ?

— Vous êtes le seul à pouvoir répondre à cette question.

Après un instant de réflexion, la jeune fille ajouta à mi-voix, comme pour elle-même :

— Mais si vous l'étiez vraiment, je ne crois pas que vous auriez entrepris ce voyage seul.

Le marquis, qui avait déjà oublié son mouvement d'humeur, se mit à rire.

— Délia, j'estime que vous utilisez trop souvent votre troisième œil ! Sachez que je mène mon existence comme je l'entends, en me contentant de vivre le moment présent sans trop songer à l'avenir et encore moins au passé. Voilà! Êtes-vous satisfaite ?

— Je suis satisfaite... dans un sens. Mais comme vous m'avez rendu un grand service, j'estime avoir une dette envers vous. J'aimerais tant que vous soyez heureux !

Elle soupira avant d'ajouter:

— Malheureusement le bonheur ne s'achète pas avec un carnet de chèques !

Le marquis se dit — une fois de plus — que cette enfant ne manquait pas de bon sens.

— Le bonheur... murmura-t-il.

Souvent, la nuit, il demeurait éveillé en se demandant s'il parviendrait à le découvrir.

— Vous le trouverez, assura la jeune fille. Un jour, vous aurez la réponse à toutes vos questions.

— Tsst, tsst! Vous lisez de nouveau dans mes pensées! Si cela continue, je vais être obligé de vous enfermer dans votre cabine !

Persuadé qu'il parlait sérieusement, Délia pâlit. Puis, lorsqu'elle comprit qu'il plaisantait, elle laissa échapper un soupir de soulagement.

— Vous m'avez fait peur!

Le marquis sourit.

— Oh, j'espère bien que vous n'avez pas peur de moi! J'en serais navré...

Elle répondit à son sourire avec élan.

— Si vous m'intimidiez, je n'aurais jamais l'insolence de vous parler comme je le fais.

— Je vous en prie, continuez! Mais n'essayez plus de deviner mes pensées.

— Non?

— Non, pour la bonne raison qu'elles ne sont pas toujours convenables et risqueraient de choquer une jeune personne de votre âge !

— Soit, je n'ai que dix-huit ans et demi. Mais si nous tenions compte de mes autres vies, je suis peut-être très avertie !

— Vous voilà de nouveau partie dans votre monde de chimères ! J'avoue que cette histoire de réincarnation me laisse fort sceptique.

— J'espère que je réussirai à vous faire changer d'avis avant la fin de ce voyage. Sinon ceux qui m'ont envoyée ici pour vous aider estimeront que j'ai failli à ma mission.

— Peut-on savoir quels sont ceux qui vous ont envoyée ici ? demanda le marquis avec ironie.

Délia ouvrit les mains.

— Qui sait? Dieu? Le destin? La providence? Mon ange gardien ? Le vôtre ?

Pendant qu'ils parlaient, le *Neptune* était sorti lentement du port. Sous un ciel indigo, la Méditerranée étincelait au soleil en des milliers de paillettes dorées et argentées.

Une fois en pleine mer, le capitaine ordonna que l'on pousse les

machines. Penchée au-dessus du bastingage, Délia contemplait le sillage du grand yacht et l'île de Malte dont ils s'éloignaient peu à peu.

Le marquis rejoignit la jeune fille à l'arrière du navire.

— Comme c'est beau! s'exclama-t-elle. Oh, comme j'ai hâte d'arriver en Grèce! Je suis sûre que ce pays est le plus magnifique de tous !

Rex se sentit obligé de tempérer son enthousiasme.

— Je crains que vous ne vous fassiez une image idyllique de la Grèce et que vous ne soyez déçue.

— Je ne le serai pas, rétorqua-t-elle avec assurance. Je sais déjà qu'il n'existe pas de paradis terrestre sur notre planète. Mais je sais aussi que les temples grecs sont merveilleux et que la spiritualité qui les a inspirés continue à avoir droit de cité en Grèce.

Stupéfait, le marquis contempla le fin profil de la jeune fille qui se détachait sur le ciel.

« On dirait une déesse, pensa-t-il avec émotion. Oui, une déesse... ou bien un ange. Elle est tellement éthérée, tellement immatérielle et tellement ensorcelante qu'on a l'impression qu'elle n'appartient pas à ce monde. »

Ce soir-là, Délia alla dîner vêtue de sa robe neuve en dentelle ivoire.

Le cuisinier, qui avait pu acheter des produits frais à Malte, s'était surpassé! Le marquis et sa «nièce» bavardèrent avec animation et, plusieurs fois, de joyeux éclats de rire retentirent dans la salle à manger du *Neptune*.

— Remerciez le cuisinier pour nous, dit Délia à l'un des stewards. Quel excellent repas!

— En effet, renchérit le marquis. Portez-lui donc cette bouteille de champagne.

— Quelle bonne idée ! s'exclama la jeune fille. C'est un Français et il doit aimer le champagne...

Le steward hocha la tête en souriant.

— Je sais que Pierre, le cuisinier, va apprécier cette bouteille, milord !

— Tant mieux!

Un peu plus tard, Délia accompagna le marquis au salon où le café était servi. Après avoir marqué une légère hésitation, elle déclara :

— J'ai remarqué que vous avez un petit piano droit... Comme vous ne m'avez pas encore demandé d'en jouer, j'en ai conclu que vous n'aimiez pas la musique.

— Ma chère nièce, voilà une conclusion bien rapide! Pour une fois, vous vous trompez! J'apprécie beaucoup la musique, au contraire ! Qu'est-ce qui vous a donné à penser que j'y étais insensible ?

— J'avais l'impression que la plupart des hommes détestaient la

musique.

— Quelle étrange idée !

— Mon père ne pouvait pas supporter que je joue du piano. Je devais attendre qu'il soit sorti pour me risquer à effleurer les touches... Lorsque nous avions des invités à dîner, si l'un d'eux avait le malheur de suggérer de faire un peu de musique, mon père allait se coucher !

Le marquis haussa les sourcils.

« Quel malotru ! » se dit-il, choqué d'apprendre que lord Durham pouvait se comporter avec une pareille grossièreté.

— Si cela ne vous ennuie pas, je pourrais jouer un peu ? proposa Délia.

— N'hésitez pas à utiliser le piano quand vous en avez envie.

Voyant qu'il ne paraissait guère enthousiaste, Délia murmura :

— Oui, j'avais bien deviné que la musique vous laissait indifférent !

— Il ne s'agit pas de cela. Mais j'ai souvent eu l'occasion de constater que les femmes n'étaient pas d'aussi bonnes musiciennes que les hommes. De plus, je n'aime guère les amateurs... et malheureusement les jeunes filles ne sont pas souvent très douées.

— Oncle Rex, vous n'êtes qu'un vilain misogynne !

— Peut-être avez-vous raison, fit le marquis en riant.

— Je vais seulement interpréter une œuvre très courte qui, selon moi, s'accordera parfaitement avec le clair de lune sur la mer. Si vous trouvez cela horrible, n'hésitez pas à aller vous promener sur le pont !

Le marquis se dit qu'il n'allait pas se montrer aussi grossier. Mais il redoutait que Délia, qu'il avait trouvée jusqu'à présent intelligente, cultivée et pleine d'humour, ne se mette à jouer l'une de ces sonatines insipides que les adolescentes apprenaient en pension.

Pendant que la jeune fille s'asseyait devant le piano, le marquis alla s'installer dans l'un des confortables fauteuils du salon — le plus loin possible de l'instrument.

De sa place, il ne voyait Délia que de dos. Comme elle était jolie avec sa robe en dentelle scintillante de diamanté et ses cheveux blonds tombant librement sur ses épaules !

« Dans les salons londoniens, elle aurait un succès fou ! Mais je l'éviterais soigneusement, comme j'ai toujours évité les débutantes, préférant des aventures avec les femmes mal mariées... et peu farouches ! »

Il n'avait cependant jamais imaginé qu'une jeune fille de dix-huit ans pouvait avoir une telle personnalité !

Les doigts de Délia commencèrent à effleurer les touches et une musique presque céleste s'éleva.

Le marquis n'en croyait pas ses oreilles... Jamais il n'avait jusqu'à présent entendu ce genre de musique. Au bout de cinq minutes, la

jeune fille se souvint de sa présence et se retourna.

— Oh! Vous êtes toujours là?

— Qui donc vous a appris à jouer ainsi ?

— Tout d'abord ma mère. Puis, quand j'étais en pension, j'ai demandé à prendre des cours chez le meilleur professeur de Paris. Il m'a encouragée à jouer au gré de mon inspiration plutôt que d'interpréter les airs assez conventionnels qui plaisaient tant aux autres pensionnaires.

— Ce que vous venez de jouer était une improvisation ? demanda Rex avec stupeur.

— Mais oui. J'ai essayé d'exprimer ce que je ressentais à bord de ce bateau voguant vers la Grèce au clair de lune.

— C'était très beau. Continuez à jouer, je vous en prie.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Non. J'ai dit en musique ce que j'avais à dire. Il n'y a rien à ajouter.

— Vous êtes étonnante! s'exclama le marquis. Par moments, je me demande si vous êtes réelle ou bien si vous n'êtes que le produit de mon imagination. Un beau jour, je vais me réveiller et je découvrirai que j'ai toujours été seul à bord du *Neptune*.

Délia sourit.

— Réelle ? Oh, je le suis ! Même si je me sens irréaliste ce soir, vêtue de la merveilleuse robe que vous m'avez offerte...

Le marquis se leva.

— Venez faire quelques pas sur le pont avec moi. Puis nous irons dormir...

Ils allèrent à l'avant du navire pour contempler la lune qui se reflétait dans la mer comme une coulée d'argent tandis que des myriades d'étoiles scintillaient au firmament.

En silence, ils admirèrent ce merveilleux spectacle. Combien de temps restèrent-ils ainsi sans bouger, sans même parler ? Le marquis aurait été bien incapable de le dire...

Soudain Délia s'éloigna sur la pointe des pieds et disparut...

L'espace d'un instant, Rex crut qu'elle s'était évanouie dans le ciel... Puis il comprit qu'elle avait préféré partir pour ne pas avoir à parler, parce qu'elle savait que des mots ne feraient que gâcher cet instant magique.

Le capitaine avait maintenant des ordres pour se diriger vers la côte ouest de la Grèce et le golfe de Corinthe.

Le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, le marquis se leva brusquement de table.

— Mais non, je ne rêve pas ! Ce navire britannique nous fait bien signe de nous arrêter !

Intriguée, Délia le suivit sur le pont. Le marquis ne s'était pas trompé : un contre-torpilleur se dirigeait vers le *Neptune* à toute vapeur.

Rex s'empara de son télescope.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-il avec inquiétude.

— Je me le demande ! s'exclama le capitaine qui les rejoignit à ce moment-là, son propre télescope à la main. J'ai remarqué ce navire il y a une demi-heure et je n'y ai pas prêté spécialement attention...

Il hocha la tête.

— Maintenant, il n'y a aucun doute à avoir : c'est bien droit sur nous qu'il se dirige !

Le marquis pinça les lèvres. La première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle-ci :

« On m'apporte peut-être une mauvaise nouvelle, Ma grand-mère...

»

La marquise douairière était très âgée et même si elle jouissait d'une excellente santé, Rex savait bien que nul n'était éternel.

« Je ne vois pas d'autre explication... A moins que le Premier ministre n'ait changé d'avis et ne m'annonce qu'il n'est plus nécessaire que je me rende en Égypte ? »

A côté de lui, Délia se tordait les mains avec angoisse. Car elle pensait à tout autre chose...

« Et si mon père avait découvert que je suis à bord du *Neptune* ? S'il ordonne que l'on me ramène immédiatement à la maison ? »

Le capitaine du yacht avait fait ralentir les machines. Le contre-torpilleur vint se ranger à côté du *Neptune* et, à l'aide d'une longue perche, un officier réussit à passer un pli dont s'empara adroitement l'un des membres d'équipage du yacht. Ce dernier l'apporta aussitôt au marquis qui s'empressa de jeter un coup d'œil à la suscription.

A monsieur le marquis d'Harlington, avait-on écrit en belle ronde.

— C'est bien pour moi !

A ce moment-là, l'officier qui avait remis la lettre à l'homme d'équipage adressa un salut militaire au marquis.

— Merci! cria celui-ci. Attendez-vous une réponse ?

— Je n'ai reçu aucune instruction à ce sujet.

Déjà, le navire de guerre s'éloignait du yacht.

Le capitaine du *Neptune* s'attardait sur le pont. Il aurait certainement voulu connaître le contenu de cette lettre qui avait amené un contre-torpilleur à se détourner de sa route...

Mais le marquis se contenta de la glisser dans sa poche d'un air négligent. Puis il se rendit au salon, suivi par Délia qui redoutait que cela ne la concerne. Cependant, même si elle paraissait de plus en plus anxieuse, elle n'osait pas poser de questions.

Rex décacheta enfin l'enveloppe et en sortit deux brefs messages. L'un, qui était signé du consul britannique à Malte, disait ceci :

Le Premier ministre vient d'envoyer ce message par câble avec des instructions pour que nous vous le fassions parvenir immédiatement.

Le second n'était autre que le texte du câble reçu au consulat :

Le khédive Isma'il Pacha a l'intention d'inviter leurs Altesses royales le prince et la princesse de Galles à l'ouverture du canal de Suez, le 6 mars 1869.

Essayez de découvrir qui d'autre a été convié et si, contrairement à nos rapports, le canal sera prêt à être ouvert à la navigation à cette date.

Faites-moi connaître votre réponse le plus rapidement possible.

Disraeli

En lisant ces instructions, le marquis comprit que le Premier ministre s'étonnait de n'avoir reçu aucune nouvelle depuis son départ.

« Nous devrions déjà être en Égypte. Mais pour faire plaisir à Délia, nous avons passé beaucoup plus de temps que prévu à Gibraltar et à Malte... le m^l prends guère au sérieux ma mission, moi qui me préparais à prolonger encore le voyage par un crochet en Grèce ! » se dit-il, fâché contre lui-même.

Avant d'aller donner l'ordre au capitaine de faire marcher les machines à toute vapeur pour arriver dans les plus brefs délais à Alexandrie, il tendit les deux feuillets à la jeune fille.

— Tenez, lisez cela !

Lorsqu'il retrouva Délia au salon, quelques minutes plus tard, il comprit qu'elle était extrêmement déçue.

Sans mot dire, elle lui rendit le câble du Premier ministre et le bref message du consul.

— Ne soyez pas si triste ! s'exclama Rex.

— Excusez-moi... Je me faisais une fête de voir Delphes et je me rends compte qu'il faut y renoncer.

— Mais pas du tout! Nous irons à Delphes au retour.

Le visage de la jeune fille s'éclaira.

— Vraiment?

— Je vous le promets, Délia. Et sachez que je tiens toujours mes promesses, mais pour le moment notre mission doit passer avant le reste !

— Il faut aller inspecter le canal...

— Les désirs du Premier ministre sont des ordres.

— Bien sûr...

— Personnellement, je doute que ce fameux canal soit terminé en mars ! D'après les renseignements que j'ai eus, sa construction est assez chaotique.

— Mais il paraît que les ouvriers qui y travaillent sont pleins de zèle. C'est du moins ce que j'ai lu dans un journal français...

— Quoi qu'il en soit, nous verrons cela par nous-mêmes une fois que nous serons là-bas.

Il faisait nuit quand le *Neptune* arriva dans le port d'Alexandrie. Le lendemain matin, Délia se leva de bonne heure. Elle avait hâte de voir cette ville fondée par Alexandre le Grand en l'an 331 avant l'ère chrétienne.

Le marquis la rejoignit sur le pont.

— Je parie que vous êtes en train de penser à Alexandre le Grand...

— Vous ne vous trompez pas.

— Je parie également que vous aimeriez me voir franchir tous les obstacles qui nous attendent avec autant de maîtrise que le roi de Macédoine !

Délia éclata de rire.

— Je l'espère bien. Mais je ne vous comparerai tout de même pas à un dieu, à l'instar du prêtre du temple de Jupiter qui faisait le panégyrique d'Alexandre le Grand.

— Il était allé un peu loin !

Le marquis contempla la jeune fille d'un air pensif avant de d'ajouter:

— Vous savez beaucoup de choses !

— N'avez-vous pas appris l'histoire antique?

— Tout comme vous, apparemment. Si mes souvenirs sont exacts, Alexandre le Grand mourut à Babylone de la malaria... Il avait demandé que son corps soit ramené en Egypte pour y être enterré.

— Mais le grand prêtre de Memphis n'en a pas voulu. Il a envoyé la dépouille du roi à Alexandrie en prédisant que l'endroit où ce corps serait enterré deviendrait forcément le siège de terribles batailles et de guerres meurtrières...

— Oui, vous savez beaucoup de choses, Délia! répéta le marquis. Pourriez-vous me dire où a été enfin enterré Alexandre le Grand ?

Voyant que la jeune fille hésitait, il déclara :

— A Soma, sous un temple situé au carrefour principal de la cité

antique.

— C'est ce que certains prétendent. Mais je me souviens que mon professeur de grec ancien disait que l'on n'avait jamais retrouvé le corps d'Alexandre le Grand!

— Oui, on raconte cela aussi... Avez-vous appris aussi que saint Marc a été enterré à Alexandrie?

— Cela, je l'ignorais.

— Ses restes, qui ont été retrouvés quatre cents ans plus tard, ont été transférés à Venise...

— Oh ! A l'église Saint-Marc ?

— Exactement. Mais au lieu de nous plonger dans l'histoire, nous ferions beaucoup mieux de penser à ce qui nous a amenés ici...

— Le canal de Suez !

— Exactement. Nous allons donc nous diriger immédiatement vers Port-Saïd...

— C'est de cet endroit que part le canal, en effet.

— Nous pourrions au moins en inspecter l'extrémité nord, côté Méditerranée. Je pense que nous devrions arriver là-bas en fin de journée...

— Nous ne restons pas à Alexandrie ?

— Le temps nous manque. De toute manière, je crains que cette ville n'ait pas gardé grand-chose de sa splendeur passée, hélas ! Savez-vous ce que Florence Nightingale a déclaré en débarquant ici il y a dix-neuf ans ?

— Je n'en ai aucune idée !

— Elle a dit : « Il n'y a rien à voir à Alexandrie, à part le square Frank et les huttes des autochtones ! »

Les machines chauffaient déjà. Le grand yacht quitta le port d'Alexandrie et se dirigea vers Port-Saïd qu'ils atteignirent en fin de journée, comme l'avait prévu le marquis.

Le lendemain, ils louèrent une voiture et Délia put enfin voir ce canal qui avait fait tant couler d'encre.

— Je m'attendais à ce qu'il soit beaucoup plus grandiose que cela! s'exclama-t-elle.

Encadré de bancs de sable, le canal de Suez paraissait relativement étroit. Plusieurs équipes d'ouvriers y travaillaient d'arrache-pied.

Avisant deux vastes pavillons en cours de construction, Rex déclara :

— Je suppose que ce sera dans ces pavillons que l'on recevra les invités pour la cérémonie prévue en mars...

L'un des officiers qui surveillaient les ouvriers s'approcha de leur voiture.

— Puis-je vous donner un renseignement, monsieur? demanda-t-il en arabe. Je vois que vous semblez intéressé par le canal...

Le marquis regarda Délia d'un air interrogateur. Comprenant que le moment de faire ses preuves en tant qu'interprète était arrivé, la jeune fille lui traduisit ce que venait de déclarer l'officier.

Rex hocha la tête.

— Parfait ! Dites-lui que, après avoir lu de nombreux articles dans les journaux au sujet du canal de Suez, j'ai eu envie d'y jeter un coup d'œil, puisque je me trouvais à proximité.

L'officier écouta la traduction de Délia en souriant.

— Tout le monde s'intéresse à notre canal, déclara-t-il avec fierté.

Suivant les instructions du marquis, Délia lui demanda ensuite si le khédivé avait vraiment l'intention d'ouvrir le canal l'année prochaine, et si les pavillons qui étaient construits à proximité étaient destinés aux invités de marque.

— Nous espérons en effet que le canal sera navigable l'année prochaine, répondit-il. Quant ; aux pavillons que vous voyez là, ils serviront en réalité à abriter les orchestres ainsi que les militaires qui lanceront des salves d'artillerie.

— Mais où mettra-t-on les invités? interrogea le marquis.

Après avoir écouté la réponse de l'officier, la jeune fille la traduisit:

— Le khédivé recevra ses invités à bord de son yacht, le *Mahroussa*.

Elle n'avait jusqu'à présent marqué aucune hésitation.

«Il faut que je la félicite, se dit le marquis avec satisfaction. Elle semble parfaitement à l'aise dans son rôle d'interprète! »

Pendant que l'officier parlait et que Délia traduisait, Rex examinait le canal avec attention.

«D'ici le mois de mars, cette partie du canal sera certainement terminée», pensa-t-il.

Il aurait aimé poser beaucoup d'autres questions. Mais craignant que l'officier ne trouve cela bizarre, il jugea plus sage de ne pas se montrer trop curieux et décida de retourner à Port-Saïd.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Délia.

— Puisque nous avons vu le canal, nous n'avons plus besoin de nous attarder dans la région. Nous allons remonter le delta du Nil jusqu'au Caire. J'espère pouvoir en apprendre un peu plus là-bas.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Nous allons au Caire? Je pourrai donc contempler les pyramides ?

— Naturellement. On ne va pas au Caire sans voir les pyramides !

— Les avez-vous déjà vues?

— Oui, mais je serais ravi de les admirer une seconde fois.

Avec un sourire indulgent, le marquis enchaîna :

— Cependant, avant de penser aux pyramides, il faudra tenter de voir le khédivé.

— Vous avez l'intention de lui demander une audience ?

— N'oubliez pas que si je suis venu ici, c'est à la demande du Premier ministre. Celui-ci, qui attend un rapport très détaillé serait très étonné que je n'aie pas réussi à obtenir un entretien avec le khédivé Isma'il Pacha.

— Je le verrais donc, moi aussi? demanda Délia.

— Certainement! N'êtes-vous pas ma nièce — et accessoirement mon interprète ?

Une fois de retour à bord du *Neptune*, le marquis apprit au capitaine son intention d'aller au Caire.

Ce dernier ne cacha pas sa satisfaction.

— Je craignais que vous ne décidiez de prendre le chemin du retour après avoir vu le canal, milord! Je n'ai encore jamais eu l'occasion d'aller au Caire et j'aurais été désolé de ne pas pouvoir visiter cette ville alors que le bateau que je commande s'en trouve si près !

— Il y a certainement plus à voir au Caire qu'à Alexandrie, admit le marquis. Nous allons pouvoir remonter le Nil lentement... Nous ne sommes plus si pressés, maintenant que j'ai pu jeter un coup d'œil au canal de Suez! J'aimerais que ma nièce voie les travailleurs dans les champs de coton, les buffles, les troupeaux de chameaux et les felouques chargées de marchandises...

La jeune fille était sur le pont quand le yacht quitta Port-Saïd.

— Imaginez le nombre de bateaux qui seront là au moment de l'ouverture du canal! s'exclama-t-elle avec enthousiasme quand le marquis la rejoignit. Imaginez les pavillons colorés de tous les pays flottant dans le vent! Oh, comme j'aimerais être présente à ce moment-là !

Le marquis fit la grimace.

— Vous souhaiteriez revenir dans quelques mois voir le canal? Pas moi...

— Est-ce possible ?

— J'avoue que ma curiosité est satisfaite ! Il y a dans le monde des endroits autrement plus intéressants que ce paysage sans relief et ces bancs de sable encadrant une tranchée pleine d'eau!

— Quand vous irez visiter ces endroits autrement plus intéressants, m'emmènerez-vous avec vous ? Même si je ne parle pas la langue du pays concerné et si je ne peux pas vous servir d'interprète ?

Le marquis hésita. Il savait bien que, une fois ce voyage terminé, il ne pourrait plus jamais être question pour lui de partir avec Délia !

«Même en prétendant qu'elle est ma nièce et n'a pas plus de quinze

ans... »

Elle laissa échapper un léger soupir.

— Je devine ce que vous pensez... Oui, ce sera difficile, je suis de votre avis.

Elle soupira plus fort avant d'ajouter :

— Cependant la situation sera encore plus difficile pour moi, une fois de retour en Angleterre, car je ne saurai pas où aller...

— Nous trouverons une solution, je vous le promets ! Mais nous avons bien le temps d'y songer. A quoi bon parler de cela maintenant ?

— Vous avez raison. Ce serait dommage de gâcher ce merveilleux voyage en s'inquiétant au sujet de ce qui nous attend au retour. Parlez-moi plutôt du Caire !

— Je suis sûr que vous avez déjà lu des ouvrages au sujet des pyramides.

— En effet. Mais je ne sais pas grand-chose du Caire et j'ai honte de mon ignorance.

— Près du site où cette ville a été construite par les envahisseurs arabes se trouvait la cité ancienne de Onou — la ville du pilier —, que les Grecs appelaient Héliopolis — la ville du soleil. Du grand temple de Rê, il ne reste aujourd'hui qu'un des deux obélisques.

— Le verrai-je ?

— Pourquoi pas ? Je vous dirai que ne l'ai encore jamais vu moi-même... On trouve également dans l'ancienne Héliopolis, devenue un faubourg du Caire, un sycomore baptisé l'arbre de la Vierge Marie.

— Pourquoi donc ?

— La légende veut que la Vierge Marie et son fils Jésus aient fait une halte sous cet arbre au moment où ils fuyaient Hérode.

— Est-il possible que ce sycomore soit si ancien que cela ? demanda la jeune fille avec stupeur.

— Je ne vous cacherai pas qu'il a été remplacé en 1670, mais qu'il reste un lieu de pèlerinage. N'est-ce pas l'endroit où la sainte famille s'est reposée ?

— Quelle jolie histoire ! Si je vais auprès de ce sycomore, je ferai un vœu...

— Lequel ?

La jeune fille détourna la tête.

— Il ne faut jamais parler des vœux que l'on fait, sinon ils ne se réalisent pas, murmura-t-elle.

Le marquis esquissa un demi-sourire. Il était sûr que sa « nièce » allait demander de rencontrer un jour l'amour. N'était-ce pas le rêve de toutes les femmes ?

Ce bref instant de gêne passé, Délia retrouva son entrain habituel.

— Je suis enchantée de voir les pyramides ! Comment pourrais-je

un jour vous remercier assez de m'avoir offert ce magnifique voyage ? Ce matin, quand je me suis éveillée, nous étions toujours à Port-Saïd... Lorsque j'ai entendu le muezzin appeler les fidèles à la prière du haut du minaret, je me suis sentie vraiment très loin du Hertfordshire !

— Je m'en doute !

— Les prêtres devraient trouver une idée du même genre pour rappeler aux chrétiens de ne pas oublier de faire leur prière.

— Nous avons les cloches des églises...

Lorsque le yacht commença à remonter lentement le Nil, Délia ne cessa d'aller d'un côté du pont à l'autre, tant elle avait peur de manquer quelque chose.

«Je suis en Égypte ! ne cessait-elle de se répéter. Oui, je suis vraiment en Égypte, moi qui aurais pensé ne jamais aller dans un pays aussi exotique ! »

Dès leur arrivée au Caire, le marquis envoya un marin porter une lettre au consul britannique, M. Edward Thomas Rogers. Il lui expliquait que, se trouvant en Égypte à titre privé, il souhaitait avoir un entretien avec le khédive, et il le pria de bien vouloir faire jouer de son influence pour lui obtenir une audience.

— En attendant la réponse du consul, allons nous promener, dit-il à Délia.

Celle-ci ne se fit pas prier pour monter dans une calèche de location. Elle portait une robe légère en mousseline blanche, et elle s'était coiffée d'une capeline en paille afin de se protéger des rayons meurtriers d'un soleil de plomb.

— Comme c'est pittoresque ! s'exclama-t-elle en regardant de tous ses yeux le spectacle de la rue.

Elle ne se lassait pas de regarder les Égyptiens déambuler dans les ruelles des marchés animés, vêtus d'une *galabieh*, cette longue robe traditionnelle, et parfois coiffés d'un fez. Juchés sur les énormes couffins dont l'on chargeait les ânes, des enfants se frayaient un passage à grand-peine au milieu de la foule.

La jeune fille était également fascinée par les fumeurs de narguilé, accroupis sur le pas de leur porte ou à l'ombre d'un arbre.

Il leur fallut un certain temps avant d'arriver à Gizeh, où s'élevaient les trois pyramides de Khéops: la grande pyramide, Khéphren, Mykérinos — et le Sphinx.

Délia était très impressionnée.

— Je me demande quand a été construite la grande pyramide...

— A peu près deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne.

— Comment les ouvriers de l'époque ont-ils pu bâtir des monuments pareils? Ils ne disposaient que de leurs mains... et de bien pauvres outils, certainement !

— Je crois qu'il leur a fallu vingt ans pour bâtir cette pyramide.

Et elle est toujours debout, malgré le passage des années ! Je suis sûr que la plupart de nos bâtiments modernes ne dureront pas aussi longtemps !

La jeune fille leva des yeux pleins d'espoir vers le marquis.

— Pourrons-nous visiter les pyramides ?

— Pas aujourd'hui. Mais rien ne nous empêche de revenir ici un autre jour... Pour le moment, j'aimerais regagner le *Neptune* pour le cas où un message serait arrivé à mon intention. Je serais bien fâché, si par hasard le khédive me fixait un rendez-vous, de ne pas avoir le temps matériel de m'y présenter !

— Ce serait dommage, en effet !

Le marquis adressa un bref sourire à sa « nièce ».

« Elle ne proteste jamais, elle ne se plaint jamais, et elle ne fait jamais de caprices ! J'ai bien de la chance d'avoir une aussi agréable compagne de voyage ! »

Le consul britannique n'avait pas perdu de temps... Il avait déjà contacté le khédive Isma'il Pacha et ce dernier avait envoyé une invitation au marquis.

— Nous avons bien fait de ne pas nous attarder à Gizeh ! s'écria ce dernier. Je suis censé me présenter au palais du khédive ce soir à cinq heures !

— Et je vais avec vous ?

— Certainement ! Il faut que vous mettiez l'une de vos plus jolies robes. N'oubliez surtout pas votre chapeau pour vous couvrir la tête ! Si vous étiez arabe, vous devriez aussi vous voiler la face...

— Je n'aimerais pas du tout cela. Par cette chaleur, cela doit être fort pénible. Je n'ai jamais compris pourquoi les femmes devaient se cacher le visage !

— Elles ne sont censées se montrer qu'à leur mari.

Soudain, Rex éclata de rire.

— Vous allez peut-être regretter de ne pas arriver voilée !

La jeune fille le regarda d'un air effaré.

— Pourquoi donc ?

— Le khédive, qui a probablement de nombreuses femmes, va certainement vous regarder d'un œil connaisseur !

Délia ne put s'empêcher de se joindre à son hilarité.

— Il ne doit pas aimer les blondes aux yeux bleus.

— Qui sait ? plaisanta le marquis.

Lorsqu'ils arrivèrent au palais, ils furent accueillis par une foule de serviteurs en uniforme chamarré qui les escortèrent avec beaucoup de pompe à travers plusieurs salons somptueusement décorés où le style oriental se mêlait avec un certain bonheur au style européen.

Le khédive Isma'il Pacha les reçut dans un bureau à l'ameublement assez sévère qui aurait pu être celui d'un ministre britannique.

Comme l'avait confié M. Disraeli au marquis, le khédivé était un petit homme assez laid, mais son charme était étonnant et ce fut avec beaucoup de chaleur qu'il accueillit le marquis d'Harlington.

Pendant que des serviteurs leur apportaient du café, des rafraîchissements et des pâtisseries au miel, le marquis dit au khédivé en français — la langue qu'avait utilisée ce dernier pour le saluer :

— Excellence, permettez-moi de vous présenter ma nièce. Nous avons eu la curiosité d'aller jusqu'à Port-Saïd et avons été vivement impressionnés par la rapidité avec laquelle les travaux du canal avancement.

Le khédivé s'inclina poliment devant Délia, mais il était évident qu'il ne s'intéressait guère aux jeunes Anglaises de quatorze ans !

— Asseyez-vous ici, mon ami, dit-il au marquis en désignant un confortable fauteuil.

Assez négligemment, il désigna à Délia un siège beaucoup moins confortable. Puis il prit place dans le fauteuil qui se trouvait en face de celui de son visiteur.

— Je suis navré de ne pas parler arabe, déclara le marquis. Mais il semblerait que ma nièce soit capable de s'exprimer dans cette langue qu'elle a apprise en pension avec une amie égyptienne.

— Est-ce possible ? demanda le khédivé, tout en picorant dans un plateau de loukoums.

Il se tourna vers la jeune fille et lui demanda en arabe si cette visite était la première qu'elle faisait en Égypte. Délia lui répondit en quelques périphrases fleuries, car elle savait que les Orientaux aimaient entourer ce qu'ils disaient de mille circonlocutions, au contraire des Anglais qui préféraient la précision et la brièveté.

Elle ne manqua pas de parler avec admiration du canal, de la grande pyramide et du sphinx.

Le khédivé applaudit avant de se tourner vers son visiteur.

— Vous pouvez être fier de votre nièce, mon ami ! Elle parle aussi bien notre langue que si elle était née ici !

Le marquis sourit.

— Cette enfant n'a pas perdu son temps en pension, apparemment !

Après cela, dans un mélange de français et d'arabe, le khédivé parla à son visiteur des vastes desseins qu'il avait pour son pays.

— J'ai l'intention de transformer Le Caire en une grande ville européenne !

Poussé par les questions habiles du marquis, il s'anima et lui confia que, à l'instar de son grand-père, il souhaitait se libérer du joug turc et conquérir le Soudan.

— Ce ne sera qu'un début, fit-il, rêveur. Je vois l'Égypte à la tête d'un vaste empire africain !

«Je suis sûr que le Premier ministre britannique ne sait rien des projets du khédive ! » se dit le marquis.

A voix haute, il demanda :

— Pensez-vous que votre peuple souhaite une telle expansion, Excellence ?

— Mon peuple est surtout tourné vers l'Europe, assura le khédive. Nous avons d'ailleurs besoin des Européens pour nous aider à réaliser nos projets d'envergure !

Il s'animait de plus en plus et parlait maintenant surtout en arabe. Le marquis espérait que Délia allait retenir tout cela pour le lui rapporter fidèlement.

— Croyez-vous que les Anglais me soutiendront ? demanda le khédive.

— Excellence, vous pouvez être assuré que je parlerai de tout cela au Premier ministre et qu'il sera extrêmement intéressé. M. Disraeli, qui regrette de ne pas avoir apporté un soutien financier au vicomte de Lesseps quand celui-ci cherchait à réunir des fonds, sera certainement très heureux de vous aider dans vos nouveaux projets.

Voyant les yeux du khédive s'illuminer, le marquis estima le moment de mentionner le point qui l'intéressait plus particulièrement.

— Il est navrant que les Britanniques n'aient réussi à obtenir aucune participation financière dans le canal de Suez !

Le khédive hocha la tête.

— Cela viendra peut-être plus tard, fit-il d'un air sibyllin. Sachez, mon ami, que les bonnes choses se font souvent attendre !

Lorsque le marquis jugea qu'il en savait assez, il se leva et remercia chaleureusement son hôte de les avoir reçus aussi aimablement.

Le khédive tapota négligemment l'épaule de Délia au moment où elle le saluait.

— Voilà une bonne petite fille, dit-il en arabe. Ils repartirent à travers les salons, escortés par une procession de domestiques.

Une fois dans la calèche de location qui les avait amenés au palais, Délia déclara :

— Quel homme étonnant !

— N'est-ce pas ?

— Quand il était énervé, il parlait surtout en arabe, et je suis sûre que vous n'avez pas compris la moitié de ce qu'il disait !

— Je le crains, admit le marquis en souriant. Heureusement que vous étiez là... J'espère que vous avez bonne mémoire et que vous avez réussi à tout retenir !

Délia rapporta au marquis, presque mot pour mot, tout ce qu'avait dit en arabe le khédivé Isma'il Pacha.

— Oh, mais c'est fort intéressant! s'exclama Rex. Heureusement que vous étiez là ! Je vais écrire un rapport détaillé pour le Premier ministre et je le lui ferai transmettre par câble dès que possible. Il jugera de la suite à donner à tout cela...

Le lendemain matin, après déjeuner, Délia demanda :

— Que faisons-nous aujourd'hui, oncle Rex?

Le marquis ne put s'empêcher de rire.

— Je vous ai promis que nous retournerions à Gizeh voir les pyramides. Avez-vous toujours envie d'y aller?

— Oh, oui!

— Très bien... Je vous préviens: vous risquez de trouver qu'on y manque d'air et qu'il faut par moments ramper dans d'étroits boyaux pour aller d'une salle à l'autre. Mais quand vous retournerez en Angleterre, vous pourrez au moins vous vanter d'avoir visité la grande pyramide !

«A qui pourrais-je raconter cela ? » faillit demander la jeune fille.

Mais elle ne voulut pas montrer à quel point elle était anxieuse au sujet de son avenir.

— J'espère que nous pourrons aussi nous promener en ville... murmura-t-elle.

— Bien sûr! Nous irons voir l'hôtel Shephard.

Délia ne cacha pas son manque d'enthousiasme.

— En quoi un hôtel peut-il être intéressant ?

— Celui-ci est le plus connu dans tout le Moyen-Orient, au même titre, par exemple, que l'hôtel Raffles à Singapour. Tous les gens importants descendent à l'hôtel Shephard. Pour les voyageurs avertis, le nom de Shephard est devenu synonyme de l'hôtellerie de luxe.

— Je n'ai pas appris cela en pension, admit Délia en riant.

— Je m'en doute ! Le plus grand plaisir des clients de cet hôtel est de s'asseoir aux tables des terrasses donnant sur la rue pour voir « le monde passer », comme ils disent...

— J'aimerais beaucoup que vous m'emmeniez voir le monde passer! s'écria la jeune fille.

Voyant le marquis hésiter, elle comprit qu'il avait des réserves.

— Vous avez peur de rencontrer des amis! devina-t-elle. Ceux-ci se demanderont ce que vous faites en compagnie d'une adolescente...

— C'est fort possible !

— Allez donc seul voir le monde passer à l'hôtel Shepheard si c'est ce que vous souhaitez. Je ne voudrais surtout pas que vous ayez des ennuis à cause de moi !

— Si j'ai des amis en ce moment au Caire, il est certain qu'ils sont descendus à l'hôtel Shepheard... admit le marquis. Il serait plus raisonnable que nous fassions un tour de la ville en voiture. Il y a de très belles mosquées... Et cet après-midi, nous retournerons à Gizeh voir la grande pyramide. Si cela ne vous prend pas trop longtemps pour ramper à l'intérieur, nous pourrons ensuite visiter Khéphren, Mykérinos — et le Sphinx bien sûr !

— J'essaierai de deviner ce qu'il pense !

— Personne n'y est encore parvenu !

— Peut-être aurons-nous la chance de le découvrir?

L'enthousiasme de la jeune fille amusait énormément le marquis.

« Elle s'intéresse à tout ! »

Après avoir longuement flâné dans les rues du Caire dans une calèche de location, ils revinrent à bord du *Neptune* où les attendait un excellent déjeuner.

Ils en étaient au dessert quand l'un des stewards arriva au salon avec un plateau d'argent sur lequel était posée une carte de visite.

— Un messenger vient d'apporter ceci, milord. Il attend la réponse.

Le marquis s'empara de la carte gravée.

— Vizir Ahmed? Qui est-ce? Il a écrit quelques mots en arabe, mais je suis incapable de les déchiffrer, naturellement!

Tendant la carte à Délia, il lui demanda :

— Vous savez parler arabe, mais êtes-vous capable de le lire également ?

— Oui.

— Dans ce cas, voulez-vous avoir la gentillesse de me traduire ceci, s'il vous plaît ?

La jeune fille s'exécuta immédiatement.

— Le vizir Ahmed aimerait que vous alliez le voir immédiatement pour une affaire de la plus haute importance.

— Je me demande bien de quoi il peut s'agir. Jamais je n'ai entendu parler de ce vizir...

— Un vizir est un homme important. Il est juste en dessous du khédivé, mais au-dessus du pacha.

— Je suppose que je dois aller le voir puisqu'il me le demande. Et il faudra que vous m'accompagniez !

— Ne suis-je pas votre interprète, oncle Rex?

La jeune fille sourit.

— Après avoir vu le palais d'un khédivé, je serais enchantée de voir celui d'un vizir. Et puisqu'il s'agit d'une personnalité importante,

je ferais bien de me changer. Je vais aller mettre ma jolie robe bleue...

— C'est cela, faites-vous belle! fit le marquis avec indulgence.

Délia courut dans sa cabine et s'empressa de revêtir l'une de ses robes en mousseline bleu pastel. Elle l'agrémenta d'une ceinture en faille bleu roi, assorti au ruban qui ornait sa capeline en paille.

Le marquis l'attendait au salon.

— J'espère que cette visite inattendue ne nous fera pas perdre trop de temps ! grommela-t-il.

— Je l'espère aussi. C'est que j'ai hâte de retourner voir les pyramides... Et il faut aussi que vous prépariez votre rapport pour le Premier ministre !

— J'ai le temps pour cela, car je n'ai pas l'intention de le lui envoyer d'ici. J'attendrai que nous soyons en Grèce pour m'en occuper.

La jeune fille lui adressa un délicieux sourire.

— Je vois que vous n'avez pas oublié votre promesse de m'emmener à Delphes !

— Certainement pas. Ne vous ai-je pas dit que je respectais toujours mes promesses?

— C'est bien agréable de pouvoir compter sur quelqu'un comme vous ! J'ai vraiment eu une chance folle que vous soyez venu rendre visite à mon père juste au moment où j'avais désespérément besoin d'aide. Je frémis quand je pense que j'aurais pu monter dans la voiture de quelqu'un qui m'aurait immédiatement ramenée à la maison! Mon père m'aurait battue au sang et...

— Ne pensez plus à cela, coupa Rex. Votre père est loin... et le comte Armède aussi!

— Grâce au ciel !

De nouveau, Délia évita de dire combien elle s'inquiétait au sujet de son avenir. Car une fois que le *Neptune* aurait retrouvé son port d'attache, que deviendrait-elle ?

— Vous semblez soucieuse, Délia. A quoi pensez-vous ?

La jeune fille s'efforça de sourire.

— A rien de très important... prétendit-elle.

Le marquis consulta sa montre de gousset en or.

— Je vais dire au messenger du vizir que nous irons voir son maître dans une demi-heure.

Se tournant vers le steward, il lui demanda d'aller chercher l'homme qui lui avait remis le message.

— Tout de suite, milord.

Le steward revint quelques minutes plus tard.

— L'envoyé du vizir m'a fait comprendre par gestes que vous étiez censé monter dans la voiture qu'a envoyée son maître, milord.

— Cela ne m'arrange pas du tout, murmura le marquis. Je

préfère garder la liberté de mes mouvements.

— Oh, oui! s'exclama Délia. Il faut que nous puissions partir quand nous en aurons envie. Pour les Orientaux, le temps ne compte pas et nous risquons d'être obligés de rester là-bas pendant des heures... De plus, si nous prenons la voiture du vizir, elle nous ramènera probablement ici après la visite...

Le marquis éclata de rire.

— Adieu, pyramides et sphinx !

Il se tourna vers le steward.

— Dites à cet homme que nous suivrons sa voiture dans la calèche que nous avons louée.

Le steward parut très ennuyé.

— J'ai bien peur de ne pas arriver à me faire comprendre, milord. Le messenger, pas plus que le cocher, ne parlent pas un seul mot d'anglais ! Nous avons plus ou moins réussi à nous entendre par gestes... Mais je ne sais vraiment pas comment je vais arriver à leur expliquer que vous ne prendrez pas leur voiture, mais la vôtre.

Délia n'hésita pas un instant.

— Ne vous inquiétez pas, je vais aller lui parler.

Elle courut vers la passerelle. Le marquis la suivit à pas lents.

« Quel enthousiasme ! » pensa-t-il une fois de plus.

Les femmes avec lesquelles il lui était arrivé de voyager ne s'intéressaient pas à grand-chose. Rex n'avait jamais été dupe de leurs exclamations pâmées.

« Quelle comédie ! » pensait-il.

Il se rendait compte que les visites de musées ou de monuments les ennuyaient profondément et que les plus beaux paysages les laissaient indifférentes... Tout ce qu'elles souhaitaient, en fait, c'était explorer les boutiques pour y faire mille achats.

Délia était en train de discuter avec l'envoyé du vizir Ahmed lorsque le marquis la rejoignit.

Il contempla la splendide voiture qu'on lui avait envoyée avant d'admirer en connaisseur les deux chevaux arabes que le cocher avait du mal à retenir. Deux laquais en livrée rouge et or au visage impassible sous leur turban rouge se tenaient debout à l'arrière.

— C'est presque un carrosse ! Le vizir ne semble pas manquer d'argent, remarqua-t-il.

Délia haussa les épaules.

— Bah ! Nous serons plus tranquilles dans notre vieille calèche aux ressorts fatigués !

— Je lui trouve bien piètre allure à côté de ce superbe attelage !

— Tant pis !

Moqueuse, la jeune fille ajouta :

— Ne vous laissez pas impressionner par le luxe d'un véhicule,

oncle Rex! Tout est arrangé: j'ai dit au cocher que nous allions le suivre jusqu'au palais du vizir.

— Comment savez-vous que le vizir habite un palais ?

— Voyons, oncle Rex! Un vizir pourrait-il se contenter d'une simple maisonnette?

— Ils ont bien compris ce que vous leur avez expliqué ?

— Naturellement! Le cocher n'était pas très content, le messenger non plus... je me demande bien pourquoi! Mais nous sommes encore libres, n'est-ce pas ? Si nous étions partis dans la voiture du vizir, nous n'aurions pas été maîtres de nos mouvements.

Le marquis la menaça gentiment du doigt.

— Vous ne pensez qu'à vos pyramides ! N'ayez crainte, vous les reverrez! Je vous promets que je tâcherai d'écourter au maximum ma conversation avec le vizir.

En riant, il ajouta :

— En fait, ce sera vous qui parlerez le plus car je devrai certainement faire appel à vos talents d'interprète.

— Dans ce cas, je couperai court à toutes ces longues périphrases fleuries qui plaisent tant aux Orientaux...

La jeune fille soupira avant d'ajouter:

— Je vous avouerai cependant que je me serais bien passée de cette visite !

— Moi aussi. Mais comment faire autrement?

— C'est impossible, d'autant plus que le vizir Ahmed doit déjà savoir que vous êtes allé voir le khédive Isma'il Pacha hier.

— Probablement.

Le marquis eut un geste agacé.

— Bon, que cela nous plaise ou non, il faut en passer par cette corvée ! Pour me donner du courage, je vais boire un cognac... Cela ne vous ennuie pas de demander au cocher de nous attendre cinq minutes de plus ?

Sans enthousiasme, la jeune fille obtempéra. Puis elle alla rejoindre le marquis au salon où un steward était déjà en train de lui servir un verre de cognac.

— Ce n'est pas bien de boire de l'alcool dans la journée, fit Délia d'un ton grondeur. Surtout dans les pays chauds !

Le marquis ne put s'empêcher de rire.

— Me feriez-vous la leçon, mademoiselle ma nièce ?

— Ma foi...

— N'ayez crainte, je suis solide ! Je peux m'offrir un petit cognac sans crainte... Et cela me donnera du courage pour supporter cette entrevue.

Délia s'assit en face de lui.

— Et ensuite, nous irons à Gizeh? demanda-t-elle.

— Promis ! Au moins la seconde partie de l'après-midi sera agréable.

— Vraiment?

— Mais... oui!

D'un air pensif, la jeune fille demanda :

— Arrive-t-il que ma présence vous pèse? Ne seriez-vous pas plus heureux si je n'étais pas là? Surtout, répondez-moi franchement !

— Ne nous étions-nous pas promis de nous parler toujours avec la plus grande franchise ?

— C'est vrai...

Après un instant de réflexion, le marquis déclara :

— Quand je vous ai proposé de venir avec moi en Egypte, c'était d'une part pour vous rendre service, et d'autre part parce que j'avais besoin d'une interprète.

— Oui...

— Cela dit, je pensais que j'allais trouver la compagnie d'une jeune fille de votre âge horriblement pesante. Au lieu de cela, je ne me suis pas ennuyé un seul instant ! Nous avons eu des conversations passionnantes — le genre de conversations que je n'avais eues jusqu'à présent qu'avec des hommes, car souvent les femmes ne s'intéressent pas à grand-chose !

— Quel misogyne vous êtes !

— Je l'étais avant de vous rencontrer. Je sais maintenant qu'une femme peut être aussi intelligente qu'un homme — et parfois plus !

Délia joignit les mains.

— Merci ! s'exclama-t-elle d'un ton pénétré. Oh, merci de m'avoir dit tout cela ! Moi qui craignais tellement de vous ennuyer avec mes exigences...

— Quelles exigences ? demanda le marquis avec stupeur.

— J'en ai tant ! Je veux retourner voir les pyramides, j'aimerais aller à Delphes... Tout cela vous fait perdre un temps précieux, et je suppose que vous avez envie de retourner en Angleterre le plus rapidement possible.

— Si c'était le cas, je vous l'aurais déjà dit. Maintenant que j'ai appris ce que je désirais savoir, je ne suis pas pressé du tout. Nous pouvons rentrer par le chemin des écoliers... Car, outre la Grèce, il y a de nombreux endroits à visiter. Qu'en dites-vous ?

Les grands yeux de Délia se mirent à étinceler.

— Je... je n'ose y croire! s'exclama-t-elle en mettant la main sur son cœur. Grâce à vous, je vais faire le plus beau voyage de ma vie !

— Ne parlez pas ainsi ! Votre vie commence à peine, dit le marquis avec amusement.

Mais ce fut presque avec gravité qu'il poursuivit :

— Délia, vous êtes l'une des personnes les plus intéressantes que

j'aie jamais rencontrées.

Craignant qu'il ne se moque d'elle, elle lui adressa un coup d'œil plein de suspicion. Mais il ne riait pas...

— Merci, fit-elle d'un ton pénétré.

— Surtout, ne vous préoccupez pas de l'avenir...

— Je ne peux pas m'en empêcher !

— Il ne faut jamais s'inquiéter à l'avance, car on ne peut jamais deviner comment les choses vont tourner. Pour le moment, je ne sais pas comment... Patience! Nous trouverons peut-être une solution miraculeuse au moment où nous nous y attendrons le moins !

— Puissiez-vous dire vrai !

Avec naïveté, la jeune fille ajouta :

— J'avoue que je me verrais très bien passant tout le reste de mon existence à bord du *Neptune*. Ce serait merveilleux d'explorer le monde avec vous !

Le marquis sourit.

— Malheureusement nous ne pouvons passer notre vie à nous promener. Les vacances n'ont qu'un temps. Sachez que mille obligations m'attendent en Angleterre !

Le ravissant visage de Délia se rembrunit.

— Pardon...

— Pourquoi vous excusez-vous? demanda le marquis avec surprise.

— Je n'aurais jamais dû parler comme je viens de le faire. Mais c'est venu comme cela... Je n'ai pas réfléchi, ce qui était une grande erreur! Ma Nanny avait bien raison quand elle affirmait qu'il fallait tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de dire quoi que ce soit !

— Je vous en prie, n'hésitez jamais à me confier ce qui vous passe par la tête.

— Vous ne m'en voulez pas ? Vrai ?

— Absolument pas. Bien au contraire! Continuez à être aussi spontanée, je vous en prie.

— Vous êtes trop gentil !

Pendant que le marquis terminait son cognac, la jeune fille se rendit dans sa cabine pour se recoiffer et se laver les mains.

D'un air songeur, elle contempla son reflet dans le miroir.

«Comme j'ai l'air jeune avec mes cheveux sur mes épaules et cette robe de petite fille ! » se dit-elle avec un profond soupir.

Soudain, elle eut envie de se faire un chignon et de mettre une élégante toilette adaptée à son âge véritable.

— Ce que j'aimerais, c'est que le marquis me trouve jolie et me traite comme une demoiselle, pas comme une enfant ! murmura-t-elle.

Elle soupira de nouveau.

« Il ne faut pas que je demande trop ! pensa-t-elle. Je devrais être heureuse que le marquis m'ait empêchée de me faire battre par mon père... Celui-ci était tellement furieux qu'il m'aurait probablement fouettée jusqu'à ce que je m'évanouisse. Puis il m'aurait traînée pieds et poings liés jusqu'à l'autel pour que j'épouse cet horrible comte. Le pasteur aurait été très choqué de ce procédé brutal, j'en suis sûre, mais il n'aurait rien osé dire. Tout le monde a peur de mon père... Tout le monde, sauf peut-être le marquis ! »

Un sourire lui vint aux lèvres.

« Mon père et le comte Armède sont si loin... Au lieu de penser à eux, je ferais mieux de vivre le moment présent à fond, sans trop me préoccuper du lendemain. »

Dans son for intérieur, elle espérait que le marquis réussirait à trouver une solution. Car l'avenir lui faisait peur... Elle le voyait comme un nuage noir et menaçant planant sans cesse au-dessus de sa tête.

Délia mit sa capeline sur ses boucles blondes. Tout en enfilant ses gants, elle se dit :

« Si je n'étais pas déguisée en petite fille, j'aurais un sac à main ! Bah ! A quoi bon, puisque je ne suis pas censée avoir d'argent sur moi ? Et encore moins ces fards que les débutantes ne sont pas censées utiliser... mais qu'elles emploient toutes à petite dose. »

Le marquis l'attendait sur le pont.

— Vous voilà enfin, Délia ! Cela vous a pris bien longtemps pour vous préparer !

— Excusez-moi...

— Allons, venez ! Débarrassons-nous de cette visite, puis nous ferons ce qui nous plaît vraiment.

Les deux laquais qui se tenaient à l'arrière de la voiture du vizir étaient descendus de leur perchoir et, avec force gestes et force courbettes, invitaient le marquis à s'installer sur les confortables banquettes capitonnées.

— Non, non, nous prendrons notre calèche, leur dit Délia en arabe d'un ton ferme.

La voiture du vizir partit la première, suivie par la vieille calèche de location.

— En route pour la corvée ! s'exclama le marquis. J'espère que le vizir n'habite pas trop loin !

Délia parut confuse.

— J'aurais dû poser la question à ses domestiques, mais je n'y ai malheureusement pas pensé... Et maintenant il est trop tard !

Le marquis s'installa confortablement en mettant ses pieds sur le siège opposé.

— Préparons-nous pour une longue route !

— J'espère bien que non.

Après un silence, la jeune fille déclara soudain :

— C'est étrange, mais j'ai le pressentiment que nous courons un danger.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je l'ignore...

Son joli visage était soudain devenu soucieux.

— J'avoue que si nous avions la possibilité d'éviter de nous rendre à cette entrevue, je me sentirais beaucoup plus tranquille.

— Vous vous faites des idées !

— En général, mes intuitions sont justes. Je sens que le péril vient de la voiture qui roule juste devant la nôtre.

— Vous rêvez !

— J'ai peur, oncle Rex !

— Mais que vous arrive-t-il ? Nous n'avons que des amis au Caire... Vous avez entendu vous-même le khédive Isma'il Pacha assurer qu'il souhaitait s'allier avec les Européens !

— Oui...

— Il nous a reçus avec la plus grande amabilité et a proposé de faciliter toutes les excursions que nous souhaitions faire pendant notre séjour au Caire. Il a même proposé de nous inviter pour la cérémonie de l'ouverture du canal !

— Plus il y aura de monde, plus il sera content !

— Certes ! Je pense sincèrement que le vicomte de Lesseps a réussi une grande œuvre et je serai ravi quand le canal sera ouvert. Cela permettra de réduire considérablement la distance entre l'Europe et l'Asie en évitant de passer par Le Cap.

— C'est évident !

— Cependant je vous avouerai n'avoir aucune envie d'assister aux cérémonies qui marqueront son ouverture et d'écouter les interminables discours que chacun se sentira obligé de prononcer !

En dépit de ses appréhensions, Délia ne put s'empêcher de rire. Puis son visage se tendit de nouveau tandis qu'elle fixait les uniformes chamarrés des deux laquais qui se tenaient debout à l'arrière de la voiture du vizir.

— J'ai peur, répéta-t-elle à mi-voix. Je ne sais pas pourquoi... mais j'ai peur !

— Vous vous laissez emporter par votre imagination. Je vous promets que cette entrevue avec le vizir va très bien se passer. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour ce soit autrement !

La jeune fille se tordit les mains.

— Mon troisième œil me dit que nous allons avoir des ennuis !

— Voyons, Délia...

— Je le sens ! insista-t-elle.

— Voulez-vous que nous fassions demi-tour ?

Après avoir hésité pendant quelques instants, la jeune fille balbutia

:

— Nous... nous ne pouvons pas agir ainsi...

Elle s'efforça de sourire.

— J'ai tort de me laisser influencer par de vagues impressions.

— C'est bien mon avis !

— Comment puis-je avoir peur quand vous êtes là ?

— Je ne voudrais pas me montrer trop vaniteux, mais je peux vous dire que j'ai sauvé la vie à plusieurs personnes quand je me trouvais aux Indes. Et cela, simplement parce que mon troisième œil m'avait averti d'un danger !

D'un ton rassurant, le marquis poursuivit :

— Or en ce moment, je ne ressens absolument rien. Oubliez vos craintes, ma petite Délia !

— Je suis avec vous, et... et c'est le plus important.

«Elle est trop émotive, pensa Rex avec indulgence. Mais il faut dire à sa décharge qu'on se sent parfois déconcerté en Orient... Ces pays ont une ambiance spéciale qui influence beaucoup les personnes sensibles...»

Comme l'avait craint le marquis, la route fut longue. Ils durent traverser toute la ville avant d'arriver devant des grilles imposantes que des valets en livrée rouge et or, coiffés eux aussi d'un turban cramoisi, s'empressèrent d'ouvrir en grand.

— Nous sommes arrivés ! s'exclama le marquis. Nous avons de la chance : le palais du vizir n'était pas si éloigné que je le craignais. Il aurait très bien pu se trouver à une certaine distance du Caire.

Délia ne répondit pas. Elle se tordait les mains avec angoisse, sans songer à admirer les jardins exotiques qui fleuraient bon le jasmin. Dans les massifs de roses, de cannas écarlates ou d'hibiscus murmuraient mille fontaines. Au fond s'élevait un véritable palais des *Mille et une nuits*.

Une dizaine de domestiques empressés se précipitèrent. Puis un majordome vêtu d'une longue *galabieh* s'inclina devant eux.

— Bienvenue chez Son Excellence le vizir Ahmed. Si vous voulez bien me suivre... dit-il en mauvais français.

Le marquis et Délia — qui ne cessait de trembler — traversèrent plusieurs pièces dont le sol était recouvert d'épais tapis. Elles étaient meublées à l'orientale de poufs, de profonds canapés, de coussins-en satin de couleurs vives ou en lamé or ou argent et de tables basses en bois précieux.

Si la jeune fille avait pu remarquer dans le palais du khédivé une certaine influence européenne, elle n'en trouva aucune trace chez le vizir.

Le majordome les fit enfin entrer dans un salon dont les fenêtres grillagées donnaient sur un patio fleuri où l'on voyait une fontaine en marbre entourée d'orangers et de citronniers.

En s'inclinant profondément, le majordome les invita à s'asseoir devant une table basse sur laquelle étaient disposés tout un assortiment de fruits, de loukoums et de pâtisseries orientales au miel.

Puis il frappa dans ses mains et deux domestiques arrivèrent avec du café.

Le marquis se tourna vers Délia. Comprenant sa requête muette, la jeune fille s'éclaircit la gorge.

— C'est... c'est très aimable de la part de Son Excellence de bien vouloir nous offrir à... à manger, déclara-t-elle en arabe, mais nous... euh, nous venons à peine de... de terminer notre déjeuner et n'avons pas faim.

Le majordome s'inclina de nouveau.

— Son Excellence le vizir Ahmed vous invite à vous restaurer, déclara-t-il d'un ton sans réplique.

Là-dessus, il s'inclina encore une fois et sortit.

— Bizarre... murmura le marquis. Pourquoi le vizir ne partage-t-il pas cette collation ?

Délia le regarda avec anxiété.

— Il vaut mieux ne pas toucher au café...

Cette fois, Rex ne songea pas à lui dire qu'elle se faisait des idées.

— Vous pensez qu'il est drogué? demanda-t-il très bas.

— Je n'en sais rien. Je sens seulement que... que le danger rôde.

— Bien. Je ne toucherai pas à mon café... De toute manière, ce ne sera pas un grand sacrifice, je n'apprécie guère le café égyptien que je trouve trop sucré.

La jeune fille regarda autour d'elle avec angoisse.

— Je renverserais volontiers le contenu de ma tasse par terre si... je ne craignais pas d'être observée.

— Possible... Délia, vos craintes commencent à déteindre sur moi ! Et pourtant je ne vois pas ce que nous avons à redouter !

— Ils vont trouver étrange que nous ne voulions pas de leur café, remarqua la jeune fille. J'ai une idée ! Nous n'avons qu'à faire mine de porter la tasse à nos lèvres...

— Sans boire une goutte ?

— Sans boire une goutte ! Et après cela, nous n'aurons qu'à mettre quelques cuillerées de café dans la soucoupe. Ainsi le contenu de la tasse aura diminué !

— Comme vous voulez, fit le marquis, conciliant.

Il commençait cependant à penser que sa «nièce» devenait hystérique...

«Mieux vaut ne pas la contrarier ! se dit-il. Mais je me demande ce

qui lui arrive. Elle est d'ordinaire tellement posée, tellement raisonnable... »

— J'ai peur, fit la jeune fille très bas. Oh, comme j'ai peur ! Je me sens toute glacée intérieurement...

— Je crois que vous vous affolez pour rien ! Avez-vous eu peur chez le khédivé ?

— Pas du tout. Mais ici, c'est différent. Je sens que quelque chose de terrible nous attend...

— Vous êtes trop impressionnable.

— Qu'y puis-je ? C'est plus fort que moi.

— Tsst, tsst ! Soyez raisonnable, Délia. Soit, c'est très bien d'avoir des intuitions, mais il faut savoir en même temps garder les pieds sur terre.

— Je n'aurais peut-être pas dû vous parler de ce que je ressentais... Mais il faut que vous soyez préparé à faire face à quelque chose de... de... d'épouvantable !

— Vous vous amusez à vous effrayer ! Si nous étions aux Indes, je vous écouterais peut-être. Mais pas en Égypte ! Surtout après avoir entendu le khédivé dire qu'il voulait voir Le Caire devenir une grande ville européenne !

La jeune fille secoua la tête.

— Le khédivé aura beau se donner du mal, il n'arrivera jamais à transformer une cité aussi orientale que Le Caire en un autre Londres ou un autre Paris.

— Et ce serait bien dommage ! Avec son cachet exotique, Le Caire est une si belle ville !

Ils parlaient toujours très bas, tandis que Délia regardait autour d'elle avec terreur.

— Calmez-vous ! supplia le marquis.

— Si le khédivé Isma'il Pacha souhaite voir son pays s'eupéaniser, je n'ai pas l'impression que le propriétaire de cette demeure partage les mêmes idées !

— Son palais est exactement comme l'on imagine le palais d'un potentat d'un pays oriental. Il faudra l'en féliciter.

— Si vous y tenez, murmura Délia d'un air réticent. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention de me perdre en longs discours !

Elle contempla les divans bas sur lesquels s'amoncelaient des piles de coussins moelleux avant d'ajouter :

— Pas même pour lui dire qu'il habite un palais des *Mille et une nuits* !

A ce moment-là, le majordome ouvrit la porte et s'inclina une fois de plus.

— Son Excellence le vizir va maintenant vous recevoir, dit-il dans son mauvais français.

Le marquis se leva et tendit la main à Délia pour l'aider à se mettre debout.

— Venez, fit-il à mi-voix. Allons, courage ! Avec un peu de chance, nous allons pouvoir très vite prendre congé...

Les jambes de la jeune fille la portaient à peine, elle tremblait comme une feuille et son cœur battait à tout rompre.

Le majordome les précéda dans un large couloir à peine éclairé par d'étroites meurtrières.

L'effroi de Délia augmenta encore.

«J'ai l'impression d'être dans une prison!»

Enfin, le majordome ouvrit une porte en grand.

— Voici vos invités, Excellence! annonça-t-il en arabe.

D'une voix de stentor, il ajouta:

— Qu'ils se prosternent bien bas devant vous !

Ils se trouvaient dans un vaste salon meublé lui aussi à l'orientale et guère plus éclairé que le corridor. Au fond de la pièce, le vizir Ahmed était assis sur un trône en or incrusté de pierreries.

Cet homme presque obèse au visage huileux et vêtu d'une *galabieh* en soie blanche sur laquelle retombaient les pans d'une cape noire. Un fez rouge le coiffait et des bagues étincelaient à tous ses doigts.

Quand le marquis et Délia s'avancèrent vers lui en foulant les épais tapis, le vizir se leva lentement... A ce moment-là, la jeune fille laissa échapper un cri de terreur.

— Mon Dieu! Le... le comte Armède!

Rex se tourna vers elle avec stupeur, tandis que le vizir se mettait à ricaner.

— Hé oui, Delicia, je suis bien le comte Armède ! J'ai enfin réussi à vous retrouver.

Le marquis comprit immédiatement la situation.

« Eh bien, nous allons devoir jouer serré si nous voulons nous tirer de là ! » pensa-t-il, atterré.

Il comprenait pourquoi Délia avait préféré s'enfuir plutôt que d'épouser cet homme gras et ventru qui devait avoir au moins soixante ans !

En quelques fractions de seconde, le marquis avait arrêté son plan. Ce fut avec aisance qu'il déclara en français, tout en s'inclinant très bas :

— Je suis enchanté de vous rencontrer, Excellence. Mais j'avoue que je suis très étonné de constater que mon interprète vous connaît déjà!

— Et comment! s'exclama le vizir en anglais. Son père, qui n'est autre que lord Durham, me l'avait promise en mariage. Mais quand je suis arrivé chez lui, la veille du jour où la cérémonie devait être célébrée, il m'a appris que sa fille avait disparu ! Selon toute

vraisemblance, elle avait dû se cacher dans la malle arrière d'une voiture qui attendait devant le perron. La vôtre, Harlington! C'est du moins la conclusion à laquelle je suis arrivé!

Le marquis le regarda avec incrédulité.

— Comment est-ce possible? Je ne peux pas croire que la jeune personne qui est venue m'offrir ses services comme interprète au moment où je m'apprêtais à partir pour l'Egypte ne soit autre que la fille de mon voisin et ami, lord Durham !

Le vizir parut se radoucir quelque peu.

— Vous ignoriez donc son identité, milord ?

— Absolument! Je n'avais jamais eu l'occasion de la voir chez lord Durham. En quittant ce dernier, je me suis rendu directement à bord de mon yacht, le *Neptune*...

— Le *Neptune*, oui! fit le vizir en hochant la tête d'un air entendu.

Le marquis comprit qu'il avait dû mener une enquête approfondie.

— Semblant sortir de nulle part, cette jeune personne est alors apparue devant moi et m'a supplié de l'emmener, poursuivit-il.

— Tiens donc !

— Bien entendu, il n'en était pas question... Pourquoi aurais-je offert une cabine à bord de mon yacht à une parfaite inconnue ? Mais quand elle m'a appris qu'elle parlait couramment arabe, j'ai changé d'avis. J'avais justement besoin d'un interprète car je suis malheureusement incapable de m'exprimer dans votre belle langue... et je me suis dit que le ciel l'envoyait!

— Le ciel ! répéta le vizir avec un rire dur.

— Comment aurais-je pu deviner qu'il s'agissait d'une fugitive? reprit le marquis. Si j'avais su qu'elle n'était autre que la fille de lord Durham, je vous assure que je l'aurais immédiatement renvoyée chez son père sous bonne escorte !

Le vizir ne semblait toujours pas convaincu...

— Tiens donc ! grommela-t-il encore.

— Sans me douter le moins du monde que ma décision allait mettre mon ami lord Durham dans une situation fort difficile, j'ai donc engagé cette demoiselle comme interprète. Et je dois dire qu'elle a très bien rempli sa tâche lorsque nous sommes allés voir hier Son Excellence le khédive Isma'il Pacha.

— Son père m'avait dit qu'elle parlait arabe, en effet, déclara le vizir. Cela ne me déplaît pas que mes femmes soient capables de s'exprimer dans la langue que je préfère...

«Seigneur! *Mes femmes*... pensa le marquis avec horreur. Il faut absolument que je trouve le moyen de sortir Délia de ce terrible piège. Mais comment ? »

Avec un rire gras, le vizir reprit :

— Je vous avouerai cependant que j'aime autant que mes femmes en disent le moins possible ! Vous devez connaître cet adage : « Sois belle et tais-toi ! »

Ses petits yeux durcirent.

— Alors jamais Delicia ne vous a dit qu'elle était ma fiancée ?

— Elle s'en est bien gardée ! Elle savait que si j'avais connu son identité, j'aurais catégoriquement refusé de l'emmener en Égypte !

Tout en parlant, le marquis observait attentivement le vizir.

«Je suis certain qu'il a une arme et qu'il n'hésitera pas à s'en servir s'il l'estime nécessaire. »

Quand les Égyptiens parlaient, ils avaient l'habitude de faire beaucoup de gestes. Or le vizir n'agitait que sa main gauche... Sa main droite demeurait invisible sous les plis de sa grande cape noire — où il dissimulait vraisemblablement un revolver.

Le marquis croisa les bras et se tourna vers la jeune fille d'un air sévère.

— Mademoiselle Durham, comment avez-vous osé vous présenter devant moi sous une fausse identité? s'écria-t-il d'un ton plein de reproche. Comment avez-vous pu me raconter de pareils mensonges ? Et, surtout, pourquoi ne pas m'avoir dit que vous vous étiez enfuie de chez votre père ? A cause de vous, je vais me sentir extrêmement gêné vis-à-vis de lord Durham, un homme que j'estime et que je respecte. Car lorsqu'il apprendra ce qui s'est passé, il sera furieux contre moi — alors qu'en fait je n'ai rien à me reprocher !

« Pourvu qu'elle comprenne ! se dit-il désespérément. Pourvu qu'elle ait assez de présence d'esprit pour entrer dans le jeu... Sinon nous sommes perdus tous les deux ! »

Délia leva vers lui ses grands yeux bleus pleins de larmes.

— Par... pardonnez-moi, je vous en supplie! balbutia-t-elle. Je... je ne voulais pas me marier et je... j'avais l'intention, si... si vous ne m'aviez pas emmenée en... en Egypte en... en qualité d'interprète, de... d'entrer dans un couvent et de... de devenir religieuse.

— Cela aurait été bien bête! Et je suis sûr que Son Excellence sera de mon avis. Quoi, jolie comme vous l'êtes, vous voulez devenir religieuse ? Quelle idée ridicule !

— Quelle idée ridicule, oui! renchérit le vizir en ricanant.

— Et maintenant, je parie que Son Excellence est tellement écœurée par votre comportement qu'elle ne voudra sûrement plus jamais entendu parler de vous! s'exclama le marquis. Ah, vous pouvez pleurer! Malheureusement il est trop tard pour avoir vos regrets.

Il marqua une brève pause avant de poursuivre

— Il ne me reste plus qu'à vous ramener à votre père, qui vous châtiara comme vous le méritez !

Délia baissa la tête d'un air coupable. Mais en réalité, elle était

émervillée par la présence d'esprit du marquis.

— Attendez un peu! s'exclama le vizir. Lord Durham m'a accordé la main de sa fille. Certes, elle s'est très mal conduite et je veillerai personnellement à ce qu'elle soit punie avec la plus grande sévérité. Mais comme je suis un homme plein de magnanimité, je suis prêt à l'épouser — malgré tout.

Le marquis demeura silencieux pendant quelques instants, pendant que Délia tremblait de tous ses membres à ses côtés.

— C'est extrêmement noble de la part de Votre Excellence, déclara enfin Rex. Après s'être aussi mal conduite, Mlle Durham ne méritait pas votre pardon...

Après une brève pause, il poursuivit :

— Étant donné que je n'ai plus rien à faire en Egypte, je ne vais pas tarder à reprendre le chemin du retour. Quant à Mlle Durham...

Le vizir se pencha en avant d'un air méfiant.

— Oui?

— Si vous êtes toujours décidé à l'épouser, je n'ai qu'à la laisser ici avec vous. Son père sera certainement ravi de ce dénouement heureux ! Tout ce que j'espère, c'est qu'il veuille bien me pardonner pour avoir été mêlé bien involontairement à une histoire qui ne me concernait en rien.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, assura le vizir. Cette petite sournoise s'est jouée de vous!

Il sourit pour la première fois.

— Tout est arrangé ! s'exclama-t-il avec satisfaction.

Délia tremblait de plus en plus fort. Mais elle réussit cependant, au prix d'un effort surhumain, à ne pas crier son dégoût.

Le marquis lança d'un ton jovial.

— Mais oui, tout est arrangé !

Là-dessus, il tendit la main au vizir. Celui-ci fut obligé de se tourner pour laisser tomber son arme derrière son trône afin de pouvoir dégager sa main droite.

Alors tout se passa très vite...

D'un bond, le marquis sauta sur le vizir et le renversa d'un coup de poing. En tombant, la tête de ce dernier heurta l'accoudoir en or de son trône et il s'effondra, inconscient.

Pour faire bonne mesure, le marquis lui donna un autre violent coup de poing. Puis il se tourna vers Délia.

— Il n'est pas près de revenir à lui... Mais nous n'avons pas un instant à perdre ! Venez.

Prenant la jeune fille par la main, il l'entraîna vers le couloir en prenant bien soin de refermer la porte derrière lui. Le majordome et deux domestiques, qui discutaient un peu plus loin, accoururent.

Le marquis pressa la main de Délia.

— Dites-leur que nous venons d'apporter à leur maître de très mauvaises nouvelles en provenance de France. Il est extrêmement affecté et souhaite pour l'instant demeurer seul. Que personne ne le dérange avant qu'il n'appelle !

En dépit de son trouble, la jeune fille parvint à traduire en arabe ces quelques phrases.

Le majordome les reconduisit jusqu'au perron. Délia aurait bien voulu courir, mais le marquis la retint et ce fut à pas lents, comme s'ils n'avaient pas un seul souci en tête, qu'ils traversèrent les salons par lesquels ils étaient venus.

Lorsqu'ils prirent place dans la vieille calèche, les serviteurs en livrée rouge et or qui s'étaient alignés sur les marches s'inclinèrent obséquieusement. Le cocher fouetta son unique cheval et la voiture descendit l'allée de ce jardin exotique au petit trot.

Ce fut seulement quand les grilles se refermèrent derrière eux que Délia laissa échapper un soupir de soulagement.

— Vous m'avez sauvée !

Et elle éclata en sanglots.

7

Le marquis prit Délia dans ses bras et la maintint serrée contre lui.

— Ne pleurez pas, je vous en supplie !

— Je... je ne peux pas m'en empêcher. Je me croyais perdue et... et...

— Vous n'avez plus rien à craindre de cet homme, assura Rex. N'avons-nous pas réussi à lui échapper ?

Au lieu de se calmer, la jeune fille se mit à sangloter de plus belle.

Le marquis la lâcha un instant, le temps d'ordonner au cocher de les conduire au consulat britannique. Puis il enlaça de nouveau Délia.

— Tout est fini... Plus personne ne vous fera jamais de mal, plus personne ne vous fera jamais de peine...

Il contempla la jeune fille avec autant de compassion que de tendresse.

— Cet horrible individu ne vous approchera plus, je vous en donne ma parole !

Délia leva vers lui son visage baigné de larmes.

«Même lorsqu'elle pleure, elle réussit à rester jolie... », pensa Rex.

— Il... il réussira toujours à... à me retrouver... balbutia la jeune fille.

— N'ayez plus peur de lui.

Elle frissonna.

— Oh, si, j'ai peur!

— Je vais m'arranger pour qu'il lui soit désormais impossible de vous atteindre.

— Co... comment est-ce possible?

— Je vous emmène chez le consul britannique qui va s'arranger pour nous marier immédiatement.

Les yeux de Délia s'agrandirent.

— Nous... nous marier? répéta-t-elle avec incrédulité.

— Je vous aime, déclara Rex avec simplicité.

Cette fois, les larmes de la jeune fille se tarirent brusquement.

— Je ne pourrais pas supporter qu'un autre homme vous touche, reprit le marquis. Surtout un être aussi méprisable que celui-ci ! Je vous aime et je veux que vous soyez à moi pour toujours.

— Je... j'ai l'impression de... de rêver...

Les immenses yeux bleus de la jeune fille étincelaient et, en dépit de ses larmes, elle paraissait radieuse.

— Je vous aime, répéta encore le marquis.

Délia porta la main à son cœur.

— Je... je n'ose y croire.

— Nous sommes presque arrivés au palais du consul, dit Rex lorsqu'ils arrivèrent dans une large avenue bordée de palmiers.

Son visage s'assombrit.

— Pourvu qu'il soit là !

Quelques instants plus tard, la calèche franchit des grilles imposantes. Au fond des jardins on apercevait un palais que le marquis se souvenait avoir visité plusieurs années auparavant, lors de son premier séjour au Caire.

Les sentinelles britanniques, reconnaissant le visiteur, lui présentèrent les armes tandis que le cocher mettait son cheval au pas.

Délia s'essuya les yeux.

— Je... je ne comprends pas, oncle Rex...

— Ne m'appellez plus « mon oncle », je vous en supplie ! s'exclama le marquis en riant. Pour vous, désormais, je serai tout simplement Rex.

— Vous... vous aviez dit que vous... que vous ne vouliez pas vous marier avant d'avoir au moins... au moins quarante ans.

— Eh bien, j'ai changé d'avis! rétorqua-t-il en souriant. Quand nous serons seuls et que nous quitterons Le Caire — dans les plus brefs

délais, je peux vous l'assurer —, je vous expliquerai pourquoi.

Il lui prit les mains sans rien dire, mais ses yeux étaient plus éloquents que de longs discours.

Lorsque la voiture s'arrêta devant le perron du consulat, le marquis sauta à terre et tendit la main à Délia pour l'aider à descendre.

Un huissier apparut.

— Monsieur?

— Je suis le marquis d'Harlington et je désire voir le consul immédiatement.

L'huissier haussa les sourcils.

— Immédiatement? répéta-t-il avec un visible étonnement.

— En effet.

— Aviez-vous rendez-vous, milord ?

— Non. Mais il s'agit d'un événement de la plus haute importance et de la plus grande urgence, coupa le marquis.

— Son Excellence est en réunion... Je vais lui dire que vous demandez à être reçu sans délai.

— Je vous en remercie. D'autre part, la demoiselle qui m'accompagne vient de vivre une expérience assez pénible et je vous serais reconnaissant de bien vouloir l'emmener dans un endroit où elle pourrait reprendre ses esprits pendant que je m'entretiens avec le consul.

— Mme Rogers, la femme de Son Excellence, va s'occuper d'elle. Si vous voulez bien me suivre...

Une fois arrivé dans le hall, le secrétaire fit signe à un valet.

— Je vais conduire le marquis d'Harlington auprès de Son Excellence. Pouvez-vous, de votre côté, emmener cette jeune demoiselle dans un salon et prévenir Mme Rogers ?

— Tout de suite, monsieur.

Terrifiée à l'idée d'être séparée du marquis, Délia lui adressa un coup d'œil implorant.

Il lui prit les mains.

— Je vais tout de suite mettre le consul au courant de nos difficultés. Cela ne devrait pas être long. Pendant ce temps, vous pourrez vous coiffer...

Il eut un sourire amusé avant d'ajouter :

— ... comme il sied à une jeune fille de votre âge.

Délia se souvint à ce moment-là que ses cheveux tombaient sur ses épaules comme ceux d'une petite fille.

Elle suivit le valet dans un couloir pendant que le marquis partait dans une autre direction avec l'huissier qui les avait accueillis.

Arrivé devant une porte à double battant, ce dernier s'arrêta.

— Si vous voulez bien attendre une seconde, milord, je vais prévenir Son Excellence.

Après avoir frappé un léger coup, il entra. Quelques instants plus tard, une demi-douzaine de jeunes gens qui devaient être des employés du consulat sortirent du bureau en jetant des coups d'œil dérobés à ce visiteur si pressé d'être reçu.

L'huissier pria ensuite le marquis d'entrer.

— Monsieur le marquis d'Harlington! annonça-t-il.

M. Edward Thomas Rogers, le consul britannique au Caire, se leva et tendit la main au marquis.

— Vous m'aviez écrit pour me demander d'organiser une entrevue avec le khédive, Harlington.

— En effet.

— J'espère que tout s'est bien passé et je suis heureux que vous

avez trouvé le temps de me rendre visite. Je me rappelle que nous nous sommes rencontrés voici plusieurs années à une soirée donnée par lord Palmerston à l'époque où il était Premier ministre.

— Je m'en souviens très bien, maintenant que je vous vois. Votre nom m'était familier, mais je ne parvenais pas à me remémorer à quel moment nous avons eu l'occasion de nous voir.

Jugeant ne pas avoir davantage de temps à perdre en politesses, le marquis déclara :

— Rogers, il faut que vous trouviez le moyen de me marier immédiatement.

Le consul sursauta.

— Quoi ?

— Si je ne me trompe, il y a bien une chapelle au consulat ?

— Oui, mais...

— Vous avez également un aumônier ?

— Oui, mais...

Le consul ne savait plus que dire. Cet homme d'une quarantaine d'années avait beaucoup travaillé pour arriver à la position qu'il occupait désormais. Au cours de sa carrière, il avait reçu beaucoup de demandes étranges, mais celle-ci était la plus extraordinaires de toutes !

S'efforçant de conserver son calme, il demanda :

— Y a-t-il une raison pour que vous soyez si pressé ? Je ne voudrais pas me montrer indiscret, mais j'avoue que votre requête me semble assez... euh, assez bizarre.

— Je vais vous expliquer le plus rapidement possible les raisons qui m'ont amené chez vous. Comme je ne souhaite pas que cette histoire s'ébruïte en Angleterre, je vous demanderai la plus grande discrétion.

— Elle vous est assurée, cela va sans dire.

Le marquis lui raconta comment Délia avait fui parce que son père avait voulu l'obliger à épouser un homme qu'elle haïssait.

— Un soi-disant comte Armède, à moitié français et à moitié égyptien. Lord Durham ignorait, probablement, que l'homme qu'il avait choisi pour gendre était connu au Caire sous le nom du vizir Ahmed... Et il semblerait qu'il ait déjà plusieurs femmes !

— Le vizir Ahmed ! s'exclama le consul. Tout le monde sait qu'il a un harem dans son palais !

Après une pause, il ajouta :

— J'ai toujours entendu dire que cet homme menait une double vie. Il passe beaucoup plus de temps à Paris qu'ici... Et il paraît qu'il traite les femmes d'une manière épouvantable !

— Cela ne me surprend pas. Nous ne pouvons pas laisser Mlle Durham tomber entre les griffes d'un individu pareil !

— Certainement pas !

— Je ne vois qu'une solution pour mettre cette charmante jeune fille hors de la portée du vizir... Je vais moi-même l'épouser!

— Vous vous dévouez donc, Harlington? demanda le consul avec un demi-sourire.

— Je vous avouerai que je suis amoureux fou de Délia... Mais une fois la cérémonie célébrée, je crois que nous aurons intérêt à quitter Le Caire dans la plus grande hâte.

— Mieux vaut en effet que vous ne vous attardiez pas ici ! admit le consul. Car lorsque le vizir découvrira que vous vous êtes joué de lui, sa colère sera terrible !

Tout en parlant, il avait agité une clochette en argent. Un valet apparut.

— Son Excellence m'a appelé ?

— Oui. Demandez à l'aumônier de venir immédiatement me trouver.

— Bien, Excellence.

Un peu plus tard, le pasteur qui faisait office d'aumônier au consulat rejoignit les deux hommes. Dès qu'il comprit l'urgence de ce mariage, il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour l'organiser.

— J'espère que vous me permettrez d'être votre témoin, dit le consul au marquis.

— J'en serais ravi.

Pendant ce temps, Délia faisait la connaissance de Mme Rogers.

— En quoi puis-je vous aider, mon enfant? demanda celle-ci avec gentillesse.

Joignant les mains, Délia demanda :

— Pouvez-vous me rendre un grand service, madame ?

— Volontiers, si du moins c'est dans la mesure de mes possibilités.

— Le marquis d'Harlington doit être en train de demander à votre mari de s'arranger pour que notre mariage soit célébré immédiatement au consulat... Si vous vouliez bien me prêter quelques épingles à cheveux pour que je me fasse un chignon.

Mme Rogers contempla la jeune fille avec stupeur.

— Vous... vous allez vous marier? Mais vous êtes très jeune... Quel âge avez-vous donc? Quinze ans tout au plus !

— Pas du tout. J'aurai bientôt dix-neuf ans.

— Vous avez l'air d'une enfant! Surtout ainsi vêtue et ainsi coiffée !

En quelques mots, Délia expliqua qu'elle avait dû prétendre être une adolescente de quatorze ans pour ne pas éveiller de suspicion.

— C'est bien dommage, je n'ai pas de longue robe blanche à vous prêter, dit Mme Rogers. De toute manière nous ne sommes pas de la

même taille. Mais je peux au moins vous trouver un bouquet de fleurs et ma femme de chambre va vous coiffer...

Dès qu'elle eut un chignon haut, Délia parut tout de suite plus âgée.

Mme Rogers secoua la tête d'un air navré.

— Cette robe de petite fille est charmante... J'avoue cependant qu'elle ne convient pas du tout à la future marquise d'Harlington !

— Tant pis !

— Oh, j'ai une idée ! Jane, allez chercher mon voile de mariée !

— Tout de suite, madame.

La femme de chambre revint avec un grand voile en dentelle de Calais que Mme Rogers s'empressa de déplier.

— Savez-vous ce que nous allons faire ? Nous allons le fixer à votre chignon et vous en draper entièrement. Cela dissimulera vos jupons d'enfant et vos longs pantalons aux volants bordés de croquet !

— Quelle merveilleuse idée ! Comment vous remercier ?

— Je vous en prie... Cela me fait plaisir d'habiller une aussi jolie mariée. Je regrette cependant que nous n'ayons pas eu un peu plus de temps, je me serais arrangée pour vous trouver une robe convenable.

Délia contempla son reflet dans la glace.

— Grâce à ce magnifique voile, j'ai l'air d'une vraie mariée... Comment vous remercier ? redemanda-t-elle avec émotion.

La femme de chambre était en train de fixer une guirlande de jasmin sur la tête de la jeune fille quand un valet vint frapper à la porte.

— Son Excellence et milord sont prêts. Il attendent en bas à la porte de la chapelle.

— J'espère que vous allez me permettre d'assister à votre mariage, dit Mme Rogers.

— J'en serais très heureuse.

La femme de chambre mit dans les mains de Délia un bouquet composé lui aussi de jasmin. Puis Mme Rogers examina la jeune fille d'un air critique.

— Votre peau est parfaite, mais on voit que vous avez pleuré... Attendez une seconde, j'ai une idée !

D'autorité, elle lui mit un peu de poudre de riz sur le nez et les joues.

— C'est beaucoup mieux ainsi ! Comment peut-on pleurer quand on va épouser un homme aussi charmant que le marquis d'Harlington ?

— Je suis heureuse, assura Délia. Si heureuse que j'ai envie de sauter de joie ! Je me demande si tout cela n'est pas un rêve. Je vais me réveiller et...

Elle se mit à trembler en pensant qu'elle allait peut-être se

retrouver auprès de son père. Elle le vit la main levée, elle crut même l'entendre :

— Même si je dois te fouetter au sang, même si je dois te tramer inconsciente à l'autel, tu épouseras le comte Armède !

Puis elle se rassura.

«Une fois que je serai devenue la femme du marquis, mon père ne pourra plus rien contre moi. Le marquis d'Harlington est un homme tellement important... Je pense que mon père sera très flatté de l'avoir pour gendre ! »

La cérémonie, qui ne dura pas plus de cinq minutes, n'aurait pas pu être plus émouvante. Seuls M. et Mme Rogers — les témoins des jeunes mariés — y assistaient.

Le marquis et Délia se tenaient par la main pendant que le pasteur prononçait les paroles sacramentelles. Ensuite Rex glissa à l'annulaire gauche de la jeune fille la chevalière en or gravée à ses armes qu'il portait d'habitude au petit doigt. Elle était un peu trop large... mais cela valait mieux que rien. Et Délia se dit que, plus tard, celui qui venait de devenir son mari lui offrirait une véritable alliance pour remplacer celle qu'il avait dû trouver en grande hâte.

A peine la cérémonie était-elle terminée que le consul se tourna vers le marquis.

— Et maintenant, Harlington, il faut que vous partiez immédiatement.

— C'est bien mon avis.

— Plus tôt vous aurez quitté Le Caire, dit le consul en escortant son hôte vers le perron, mieux cela vaudra. J'aurais aimé ouvrir une bouteille de champagne en votre honneur et vous présenter tous mes vœux de bonheur... mais nous n'en avons pas le temps.

— Non, en effet. Nous nous rattraperons quand vous viendrez en Angleterre. J'espère que vous accepterez d'être mes hôtes au château d'Harlington.

— Avec plaisir.

Avant de monter dans la calèche dont la capote avait été relevée, Rex ajouta :

— Jamais je ne pourrai vous remercier assez pour tout ce que vous avez fait pour nous !

Délia s'aperçut que deux soldats en uniforme étaient assis à côté du cocher. Un véhicule de l'armée dans laquelle avaient pris place une demi-douzaine de soldats sous le commandement d'un sergent-major suivait.

Mme Rogers embrassa la nouvelle marquise d'Harlington.

— Vous êtes une bien jolie mariée, ma chère enfant. Et j'espère que vous allez être très heureuse...

Elle sourit avant d'ajouter:

— En fait, j'en suis sûre !

— Merci, murmura Délia avant de monter en voiture. Merci pour tout...

Dès que Rex la rejoignit, elle glissa sa main dans la sienne. Le cocher de la calèche, qui devait avoir reçu des instructions, mit son cheval au grand trot.

— Les soldats vont-ils venir avec nous à bord du *Neptune* ? demanda Délia au marquis.

— Jusqu'à Alexandrie, tout au moins. Après cela, nous quitterons l'Égypte et le vizir Ahmed ne pourra plus rien contre nous.

Délia se raidit. Elle avait l'intuition que celui qu'elle avait toujours appelé le comte Armède était fort vindicatif. Et maintenant qu'il avait perdu la face devant le marquis d'Harlington, il avait une raison de plus de se venger !

— Vous... vous pensez que... qu'il serait capable de... de m'enlever?

— Calmez-vous, Délia. Il n'y a aucune raison pour que vous ayez peur.

— Mais vous-même, vous avez peur de lui! Sinon vous n'auriez pas demandé que des soldats armés nous escortent jusqu'à Alexandrie.

— Je n'ai rien demandé : c'est l'idée du consul. Je n'allais pas refuser d'emmener ses hommes...

— Le consul doit savoir qu'il faut se méfier de celui qui se fait appeler comte en Europe et vizir au Moyen-Orient !

Rex pressa la main de Délia.

— Calmez-vous, je vous en prie... répéta-t-il. Calmez-vous, mon amour !

Elle leva vers lui des yeux qui brillaient comme des étoiles.

— Vous m'aimez... je n'ose y croire!

Le marquis lui baisa les mains.

— Je vous aime, Délia... Je vous adore!

Dès qu'ils arrivèrent au quai où était amarré le *Neptune*, les machines chauffaient déjà.

— Le consul britannique m'a envoyé un messenger pour me dire que vous vouliez partir le plus rapidement possible, milord, dit le capitaine.

Il paraissait fort déçu.

— Alors nous ne resterons pas plus longtemps que cela au Caire ?

— Hélas, non !

— Mademoiselle Délia voulait visiter les pyramides de fond en comble...

Le marquis adressa un sourire confus à celle qui venait de devenir sa femme.

— Je crains bien qu'elle ne puisse jamais les voir !

Entraînant le capitaine un peu à l'écart, le marquis lui expliqua ce qui venait de se passer et le pria de bien soigner les soldats qui allaient voyager avec eux jusqu'à Alexandrie.

— N'ayez crainte, milord ! Je vais leur attribuer de confortables cabines et demander au cuisinier de se surpasser !

— Merci infiniment. Je sais pouvoir compter sur vous en toutes circonstances.

Le grand yacht venait à peine de larguer ses amarres quand le marquis vit qu'un Egyptien vêtu d'une *galabieh* blanche, debout à l'avant d'une felouque, sautait sur place en lui adressant des signes frénétiques.

— Qu'est-ce que cela signifie ? marmonna le capitaine.

— Mieux vaut l'ignorer... dit le marquis.

— Oh, oui ! s'exclama Délia qui s'était remise à trembler.

Le sergent-major s'approcha.

— Je crois reconnaître l'un des serviteurs du consulat, milord.

Le capitaine donna ordre que l'on ralentisse les machines. La felouque s'approcha du *Neptune* et l'Égyptien tendit un pli au sergent-major. Puis il salua très bas et fit signe au barreur de regagner le quai.

— *A monsieur le marquis d'Harlington*, lut le sergent-major. C'est pour vous, milord !

En décachetant l'enveloppe, Rex s'aperçut qu'elle était gravée au nom du consul. Il en sortit un feuillet sur lequel M. Edward Thomas Rogers avait écrit ces quelques lignes :

L'un de mes indicateurs vient de m'apprendre que le vizir Ahmed est mort.

On a retrouvé son corps auprès de l'une des fontaines en marbre de ses jardins avec un poignard recourbé planté en pleine poitrine.

Les mystères de l'Orient...

Soyez heureux, vous n'avez plus rien à craindre,

E. T. R.

Sans mot dire, le marquis tendit ce bref message à Délia. Après l'avoir lu elle devint toute pâle et porta les mains à son cœur.

— Je n'ai donc plus aucune raison d'avoir peur ?

Mais au lieu de sourire, elle se mit à trembler plus que jamais. Rex lui prit les mains.

— Calmez-vous, Délia, je vous en supplie !

— Il a fallu qu'un homme meure pour... pour que...

— Calmez-vous, répéta le marquis.

Au prix d'un visible effort, elle réussit à retenir ses larmes.

— Excusez-moi... Mais au cours de ces dernières heures, j'ai vécu des moments tellement forts que... que...

— Calmez-vous, dit encore une fois Rex.

Pour l'amener à penser à autre chose, il lança d'un ton léger :

— Eh bien, puisque nous sommes tout à fait hors de danger, il ne reste plus qu'à débarquer les soldats ! Laissons-les au Caire : ils n'ont pas besoin de nous accompagner jusqu'à Alexandrie !

Il avait touché juste... Délia bondit.

— Les pauvres gens qui se faisaient une fête de ce petit voyage inattendu !

— Vous croyez que cela leur ferait plaisir de descendre le Nil à bord du *Neptune* ?

Délia, qui avait déjà retrouvé toute sa vivacité, adressa à son mari un coup d'œil soupçonneux.

— Rex, vous vous moquez de moi !

— Vous avez raison, mon amour. Je vous taquine... Nous allons emmener les soldats jusqu'à Alexandrie, et tout le monde aura droit à du champagne ce soir pour fêter nos noces !

— Je me demande si je ne rêve pas... Quoi, plus jamais je n'aurai rien à craindre du comte ?

Elle frissonna.

— Quand j'ai vu que ce vizir Ahmed et le comte Armède que mon père voulait m'obliger à épouser ne faisaient qu'une seule et même personne, je me suis crue perdue...

— Nous étions en bien mauvaise posture, je le reconnais !

— Et tout s'est arrangé par miracle ! Ou plutôt, grâce à votre habileté...

Le joli visage de Délia se crispa.

— Qui a pu tuer le vizir ?

— Ce n'est pas moi, je vous l'assure ! s'exclama le comte.

— Je le sais. Mais *qui* ?

— A quoi bon chercher ? Un homme comme lui devait avoir énormément d'ennemis.

— C'est certain !

— Quelqu'un devait attendre dans l'ombre l'occasion de le frapper...

Le marquis secoua la tête.

— Mais cessons de parler du vizir !

Taquin, il ajouta :

— Je vais commencer à penser que vous tenez à lui pour l'évoquer à chaque instant, Délia !

Elle bondit, sidérée.

— Oh ! fit-elle seulement.

Rex éclata de rire avant de la prendre par la taille. Ensemble, ils regardèrent défilier les rives du Nil.

— Certes, nous pourrions retourner au Caire et aller demain visiter les pyramides... murmura le marquis. Mais après tous ces aléas, je crois qu'il vaut mieux garder cela pour un autre voyage.

— Cette fois, n'ayez crainte, je n'ai aucune intention d'insister pour aller à Gizeh, assura Délia.

Elle leva timidement les yeux vers lui.

— Vous qui ne vouliez pas vous marier avant de longues années, vous voilà maintenant encombré d'une femme...

Le marquis resserra son étreinte.

— Je vous aime, Délia. Comment faut-il vous le dire pour que vous le compreniez enfin ?

— Moi aussi, je vous aime... avoua-t-elle. Je crois bien que je vous ai aimé dès le premier instant que je vous ai vu ! Mais j'avais tellement peur de ne plus jamais vous revoir, une fois de retour en Angleterre...

— Comment aurais-je pu me séparer de vous ?

Avec un tendre sourire, il murmura :

— Votre troisième œil ne vous avait pas dit que je vous aimais à la folie ?

A pas lents, le marquis entraîna Délia vers les coursives.

— J'ai compris cela lorsque nous étions à Gibraltar. J'ai su alors que vous étiez la femme de ma vie, celle que j'attendais depuis des années... celle que je désespérais de rencontrer un jour!

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

Il esquissa un sourire.

— Mes réticences vont probablement vous paraître ridicules...

— Dites toujours!

— La nuit, je rêvais de vous. Mais le matin venu, en vous voyant habillée comme une petite fille, je n'osais pas vous toucher et encore moins vous parler d'amour !

Le rire cristallin de Délia retentit.

— Rex, je n'ai pas quatorze ans, mais dix-huit — presque dix-neuf!

— Je le sais, mon amour. Je le sais...

Lorsqu'ils arrivèrent dans sa cabine, le marquis contempla la nouvelle marquise d'Harlington avec une émotion infinie.

— Délia, mon amour...

Il lui prit les mains.

— Savez-vous que je n'ai pas encore eu le temps d'embrasser ma femme ?

— Vous... vous m'avez embrassée quand... quand le pasteur vous

en a donné l'autorisation.

— Cela ne comptait pas.

Il l'attira contre lui.

— Me permettez-vous de vous embrasser... vraiment ?

— Je vous aime, murmura Délia.

Et, les yeux clos, elle lui tendit ses lèvres.

Fin